

U

21.5

368

1943

0971

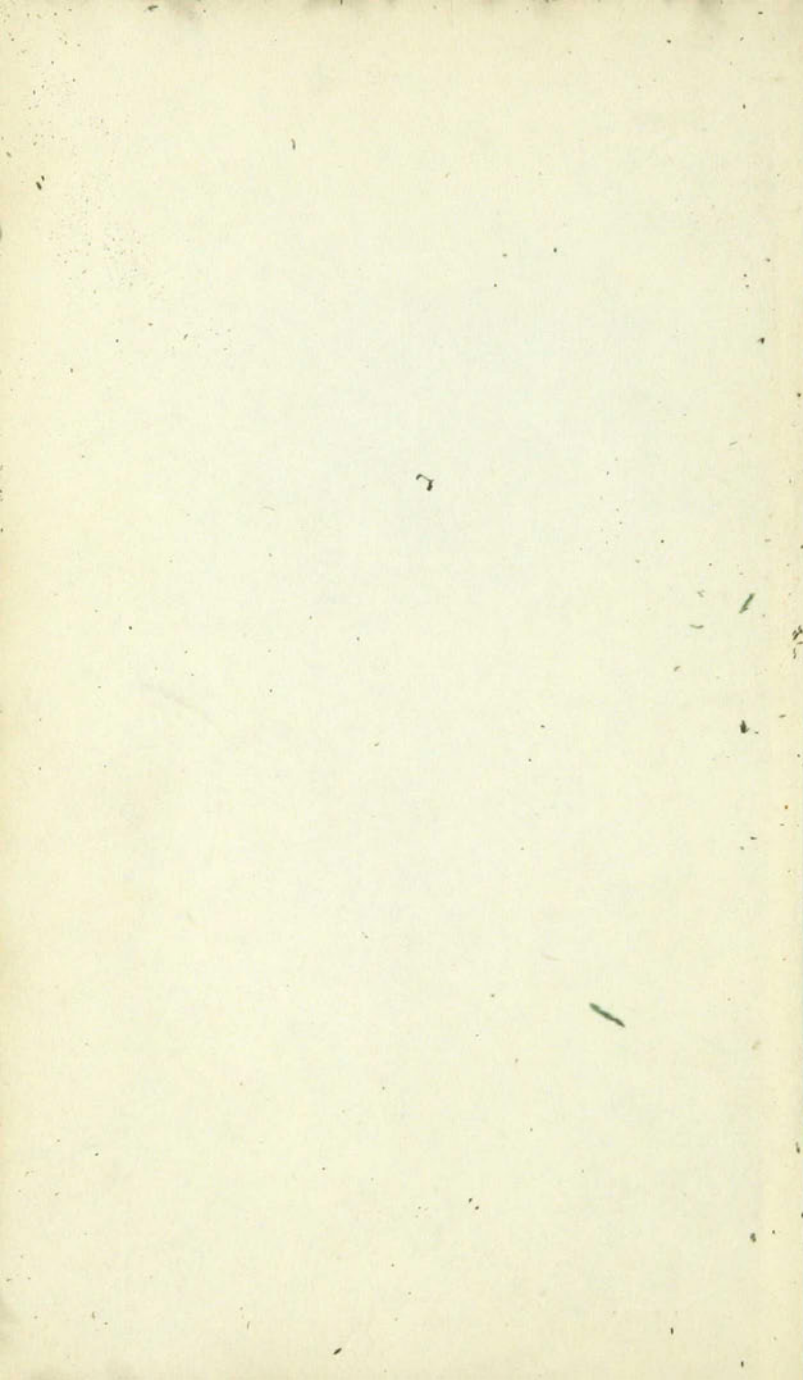


Bibliothèque Nationale du Québec

25645

923.5

B 7762



NOS CANADIENS EN SERVICE



LES ÉDITIONS OUVRIÈRES
MONTRÉAL, CANADA

U
21.5
S68.
1943

SOUS LES DRAPEAUX



Paraîtront prochainement :

de la série "NOS CANADIENS EN SERVICE"

DANS LA MÊLÉE !

1. — La correspondance.
2. — La religion.
3. — Les mamans.
4. — Le Padré.
5. — Le service du soldat.
6. — Entr'aide spirituelle.

VERS LA VICTOIRE !

1. — Les jeunes filles.
2. — La fiancée.
3. — L'épouse.
4. — L'après-guerre.
5. — État d'âme.

En vente

"Aux ÉDITIONS OUVRIÈRES"

Service de librairie de la
J.O.C. et de la L.O.C.

1037, rue Saint-Denis - Montréal, Canada

Au comptoir 0.50 - Par la poste 0.55

Faire remise à l'ordre de La Jeunesse Ouvrière Catholique.



10
THÉRIEN FRÈRES LIMITÉE
MONTREAL

NOS CANADIENS EN SERVICE

•

SOUS
LES DRAPEAUX

•

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES

Service de Librairie de la
J.O.C. et de la L.O.C.

1037, rue St-Denis — Montréal, Canada.

1943

92333

Droits réservés, Canada, 1943.

Copyright, Canada, 1943.

Présentation

Le Service Jociste du Soldat vous présente le premier d'une série de trois volumes couvrant l'ensemble du problème du jeune soldat canadien.

L'originalité de ces volumes, c'est qu'ils laissent parler les jeunes militaires eux-mêmes de leurs propres problèmes. Ils sont uniquement composés d'extraits de lettres adressées à une maman, à un ami, à une fiancée, etc... N'ayant pas été écrites pour publication, ces lettres révèlent des sentiments sincères et l'on peut dire que c'est le cœur, l'âme de nos soldats qui nous sont ainsi dévoilés.

Dès les débuts de la guerre, le Service Jociste du Soldat a organisé un service de correspondance entre civils et militaires. L'an dernier, on a calculé que plus de 50,000 lettres ont été ainsi échangées grâce à ce service. Nous avons extrait 1200 passages de ces lettres et nous les présentons à nos lecteurs intéressés. Ils touchent à tous les sujets regardant la vie de nos jeunes militaires, à savoir le départ pour le camp, l'entraînement, l'ennui et l'éloignement, la correspondance, l'emploi des loisirs, les relations avec les confrères d'armes, avec l'aumônier militaire, avec les jeunes filles, le souvenir de la maman, de l'épouse, de la fiancée, le Service du Soldat, l'entraide militaire, les impressions sur les pays étrangers, l'appréhension de l'après-guerre, etc... En tout, dix-sept chapitres bien caractérisés, répartis en trois volumes.

SOUS LES DRAPEAUX

Nous présentons ces volumes au public, à titre d'enquête. Les lettres de nos militaires ont été reproduites en toute objectivité. Nous avons voulu donner sur les sujets abordés, l'opinion des jeunes eux-mêmes. Aussi dégageons-nous toute responsabilité de la part du Service Jociste du Soldat, au sujet de toute opinion émise dans ces lettres.

Comme nous nous sommes servis de la méthode d'enquête, il s'ensuit que sur un même sujet, on rencontrera souvent des opinions discordantes. Cela proviendra de multiples raisons qu'il ne nous appartient pas de discuter, à savoir : situations différentes en des camps différents, attitudes différentes des officiers et de la population civile, dispositions subjectives du soldat, etc . . .

Tous les extraits de lettre reproduits dans ce volume ont été soumis à la Censure des Publications du Ministère des Services Nationaux de Guerre à Ottawa, qui en a autorisé l'impression et la diffusion.

Nous tenons à remercier chaleureusement tous ceux qui ont contribué au succès de ce volume : les destinataires de lettres, les dactylos bénévoles, les dessinateurs, etc . . .

Nous serions récompensés de notre travail si ces volumes faisaient naître plus de sympathie envers nos jeunes militaires. Le but que nous nous sommes proposé dans la rédaction de ces ouvrages serait dès lors atteint.

Maurice BRISSON,
Responsable général du
Service Jociste du Soldat.

Le départ

•

« Les gars qui doivent prendre le kaki, préviens-les !... C'est une vie difficile qui les attend... »

La guerre nous a mis devant une nécessité à laquelle nous ne sommes pas habitués : le service militaire obligatoire. Pour un peuple pacifique comme le nôtre, qui n'a voulu en aucune façon la triste guerre dans laquelle il est engagé, la perspective de voir partir ses fils pour la guerre ne peut que causer inquiétude et désarroi.

Les jeunes eux-mêmes éprouvent plus que personne des sentiments de révolte à la vue de l'enrôlement. Ne sont-ils pas ceux qui se sacrifient ? ceux qui sacrifient leur avenir ? Mais aux premières réactions succède graduellement une soumission chrétienne à la volonté de Dieu, qui sait tirer le bien de tout.

* * *

ESPRIT CHRÉTIEN

Toutes les lettres que nous allons citer sur cette question de l'enrôlement manifestent cette résignation surnaturelle à la divine Providence. Voyez plutôt :

SOUS LES DRAPEAUX

Tu sais, quand c'est la première fois qu'on laisse les siens, on a le cœur gros. Mais tout de même, nous sommes contents de partir pour défendre notre Canada... Comme tu sais, il faut se résigner et obéir, puisque c'est l'autorité qui nous veut là. Moi, j'y vais de bon cœur, je me résigne à la volonté du bon Dieu, car c'est Dieu qui permet ça, hein ?...

Un deuxième écrit :

Ça ne me sourit pas beaucoup de revêtir le kaki. Peut-être le Grand-Frère attend-il plus de moi au camp militaire que dans ma paroisse. C'est Lui qui conduit. Alors...

Au camp, je ne m'ennuie pas trop, *souligne un troisième*. Si je suis dans l'armée, c'est parce que le bon Dieu le veut. Que sa sainte Volonté soit faite !...

Un autre écrivait en mai dernier :

Voici ton Johnny très humblement rendu au service militaire, revêtu maintenant du kaki. Bien que mon départ n'ait déplu à personne autant qu'à moi, je me suis résigné à la volonté du Christ-Ouvrier. Et mon allure m'a donné une superbe entrée à l'armée et malgré tout le « gueulage » j'ai constaté que graduellement l'influence jociste sous forme d'entr'aide a porté fruit et m'a fait apprécier.

Je veux que tu saches que l'armée donne de fréquentes occasions de faire de vrais contacts et qu'avec l'aide d'En-Haut, je pourrai avec François, me garder bon et me dévouer pour les autres.

LE DÉPART

LES PREMIÈRES RÉACTIONS . . .

Mais tous ne s'adaptent pas aussi facilement à leur nouveau genre de vie :

Pour ce qui est de ma vie militaire, c'est facile de dire : « Console-toi, mon vieux ! » ou encore : « Accepte tout cela avec résignation ». Moi-même je disais la même chose avant d'en être. La vie militaire, c'est tout à fait différent de ce que tu peux en penser. Mais je ne te blâme pas ; c'est un peu ton devoir de jociste et d'ami qui te porte à parler ainsi. C'est peut-être bon pour des plus jeunes que moi ; mais entre nous, mon vieux, pas de ça. Dis-moi franchement ce que tu penses et ce que tu ferais à ma place. On se connaît trop pour se parler autrement . . .

D'autres, par contre, réagissent assez rapidement dans un sens favorable :

Vous me demandez si j'ai accepté ma vie de soldat. Mais c'est chose faite, ça. Il y a bien des fois . . . Mais ces fois-là, je n'en aurais pas été dispensé, si j'avais été dans la vie civile.

Il faut être optimiste, conclut un autre. C'est la grâce que je me souhaite . . . Ainsi soit-il.

* * *

RÊVES BRISÉS

On pourra facilement comprendre l'état d'âme d'un jeune homme plein d'idéal et de projets

SOUS LES DRAPEAUX

d'avenir, qui reçoit son appel militaire. Pour lui, alors, tout est fini. Lisez plutôt cette lettre adressée à un prêtre ami :

Cher ami,

Vous allez être surpris de me lire, mais c'est moi quand même, le vieux « bum » de la J.O.C. de M... Je ne sais pas si vous le savez, mais je suis rendu à l'armée et je hais ça « en maudit », non pas à cause que ce n'est pas beau, mais simplement parce que j'ai été ravi de la vie civile avec tous mes projets d'avenir.

J'étais supposé me marier le 11 juillet avec une charmante et bonne jeune fille. Elle n'est pas jociste, mais peut-être est-elle meilleure que quelques-unes qui le sont, sans faire reproche à celles-ci toutefois. J'ai été obligé de me rendre au camp pour le 20 juin. J'avais une belle position à sept piastres par jour et j'ai été obligé de tout laisser là. Je sais que vous allez comprendre pourquoi je n'aime pas l'armée. J'ai 26 ans et vous savez que j'avais préparé mon mariage tel que vous m'aviez montré à le faire.

Je prie fort pour que cette guerre finisse au plus tôt et j'espère que le Christ-Ouvrier nous donnera la victoire, car il est plus Général que les généraux de l'armée. Et je suis sûr que j'aurai alors ma promotion au rang de chef d'un foyer. Je sais que vous qui ne m'avez jamais oublié et qui m'avez toujours secouru comme un de vos enfants, vous allez prier pour que me revienne le bonheur que je mérite. Je sais que

LE DÉPART

Dieu n'éprouve que ceux qu'Il aime et je me console en me disant qu'Il m'aime beaucoup puisque j'ai passé par de si grandes épreuves.

Jacques D...

De fait l'épreuve est dure. Le même écrit un peu plus tard :

Aujourd'hui je dois tout sacrifier, et tout en me rendant à la volonté de Dieu, je ne puis m'empêcher de pleurer mon malheur. J'espère que Dieu aura pitié de moi, qui ai droit aussi à mon bonheur. Mais puisque je dois rester ici, qu'Il me conserve près de son Cœur pour l'après-guerre et je serai toujours le même jociste que vous avez connu autrefois.

Écrivez-moi souvent, ça me donne du courage et de l'entrain.

Jacques D...

Son aumônier jociste lui répond par une lettre qui a dû remonter son courage abattu. Une dernière lettre nous révèle les sentiments nouveaux qui l'animent :

Mon vieil ami,

C'est à travers les larmes que j'ai lu votre lettre, ce matin, car elle a fait renaître en moi les heures que nous avons passées ensemble, animés du même idéal : celui de faire du bien aux autres. C'est avec ce même esprit de confiance dans un avenir meilleur que je vous reviens aujourd'hui pour travailler dans le même sens, vers le même but.

SOUS LES DRAPEAUX

Comme vous, je crois avec sincérité que la guerre n'est pas la fin du monde. Pour quelques-uns peut-être, qui ont eu ou qui auront une fin tragique. Espérons ensemble que le bon Dieu, en récompense de leur sacrifice, leur donne une éternité de bonheur, puisqu'ils donnent leur vie pour sauver le monde contre les « ismes » de la barbarie et du scandale.

Je sais, comme vous me le disiez, que je peux passer où les autres ont passé ou passeront. C'est que dans ma vie, j'ai toujours voulu viser vers un idéal plus haut et meilleur. La J.O.C. possède cet idéal. La jeunesse en général le comprendra, mais sera-t-il trop tard ?

Pourquoi Dieu permet-il cette guerre ? Lui qui tire le bien du mal, ne veut-Il pas que nous qui connaissons plus que les autres nos devoirs, nous profitons de cette guerre pour Le faire connaître et ramener vers Lui les âmes qu'Il aime ?

Priez pour moi.

Jacques D...

* * *

LE MARIAGE...

Pour bien comprendre le soldat, en effet, il faut se mettre à sa place, s'incarner d'une certaine façon en lui. Alors pensons à la souffrance morale d'un jeune conscrit qui voit ses projets d'avenir subitement évanouis :

J'ai jaté cet après-midi avec un pauvre diable. C'était sa fête. Demain, c'est la fête de son amie. Pauvre lui ! Il devait se marier sous peu et il rumi-

LE DÉPART

nait tout ça. J'ai fait ce que j'avais de mieux à faire. J'ai causé avec lui, je l'ai encouragé et nous sommes sortis ensemble.

Un jeune soldat nous raconte les réactions de son groupe :

Quand nous avons été appelés à faire notre service militaire, c'était seulement pour quatre mois. On s'est dit : « Quatre mois, ça sera vite passé. Ça va nous faire du bien ».

Quand nous avons appris que nous y resterions pour la durée de la guerre, nous avons envisagé la situation sous un autre aspect. C'est justement l'âge où les gars pensent à leur avenir. Plusieurs sont partis avant de finir d'apprendre leur métier, d'autres ont laissé une fiancée. Chacun a laissé ce qui lui était le plus cher, sans savoir quand il reviendra. J'en ai connu plusieurs qui se sont mariés dans l'armée et, chose que je ne comprends pas encore, c'est qu'ils sont heureux et contents d'être mariés.

* * *

LE POURQUOI DE LA GUERRE

Quels sont vraiment nos buts de guerre ? Un jeune homme qui revêt le kaki se pose infailliblement cette question. Aussi avons-nous sur ce point une ample documentation.

L'attitude de nos jeunes soldats vis-à-vis leur enrôlement dépend de leur réponse à cette question : « Pour qui et pour quoi sommes-nous en

SOUS LES DRAPEAUX

guerre ? » Les réponses sont des plus variées et passent par toutes les gammes des raisons et des sentiments. Nous ne citerons que quelques opinions seulement, puisqu'il nous faut nous borner :

Mais voilà que le bon Dieu me demande de quitter mon amie et tous ceux qui me sont chers pour aller défendre la religion, la patrie. Je ne refuse pas de faire ce qu'Il me demande. J'obéirai autant que je le pourrai, s'Il veut bien me donner la force d'aller jusqu'au bout.

Nous gagnerons la guerre, *dit un autre*, parce que Dieu sera le plus fort. La religion catholique remportera encore une de ses grandes victoires. Beaucoup de païens se convertiront. Et ce sera le commencement d'un nouveau monde dans la paix et l'amour de Dieu.

Vous trouvez le temps bien long, *écrit à sa maman un jeune soldat*. Mais pensez un peu que votre fils a fait un beau geste lorsqu'il s'est engagé dans l'armée. Je suis parti un des premiers. Vous ne savez pas toute la grandeur de ce mouvement que nous avons fait, nous les soldats de la première division canadienne. Des milliers de personnes sont venus assister à notre départ de Québec, criant : « Vivent les héros canadiens ! » Nous sommes le premier régiment canadien-français parti du Canada pour sauvegarder l'honneur de notre race, la foi de nos pères et notre liberté. Tout cela doit vous rendre orgueil-

LE DÉPART

leuse de votre enfant. Et plus tard, lorsque vous me verrez de retour, vous serez fière de votre grand André.

Et puis nous avons une revanche à prendre : celle de venger les morts canadiens de 1914-1918 et de faire en sorte que de telles boucheries ne recommencent plus.

* * *

D'AUTRES MOTIFS . . .

Certains ont un motif intéressé :

Je ne détesterais pas d'aller faire un voyage en Europe. Je visiterais l'Irlande, car depuis que je suis au courant de l'histoire de ma famille, j'aimerais voir le pays de mes ancêtres. J'ai souvent rêvé d'un voyage là-bas. C'est en pensant à cela que je me suis enrôlé.

En tout cas, c'est mon idée. Je serais content d'avoir donné un bras à mon pays, tout en ayant l'occasion de voir le pays de mes ancêtres. Tu appelleras ça fou . . . Non, c'est irlandais, c'est tout !

Je suis heureux de partir, *note un autre*, pour éloigner de la maison paternelle . . . les horreurs de cette terrible guerre. J'ai beaucoup de peine à vous quitter, mais je relève mon courage à cette idée de vous éviter cet épouvantable carnage.

Si je suis présentement soldat, *déclare un troisième*, c'est pour éviter à mon pays les horreurs de la guerre, la destruction de nos villes et de nos villages, l'assassinat de nos mères et de nos sœurs . . . Je te

SOUS LES DRAPEAUX

demande de penser à moi dans tes prières afin que je puisse conserver mes buts de guerre et pour que je ne faillisse jamais à ma tâche de soldat.

D'autre part, voici comment un jeune soldat explique à son ami, ses raisons de combattre :

Cher ami,

Tu ne veux sans doute pas que je contredise l'opinion de la masse des jeunes appelés sous les drapeaux parce que tu sais que je la partage. Si je travaille pour un employeur qui m'a toujours maltraité, est-ce qu'il me sera facile de prendre ses intérêts advenant l'éventualité qu'un concurrent, ayant réputation encore moins avantageuse, lui casse les reins et l'accule à vendre son commerce ? En maugréant, je consentirai probablement à tenter un effort pour rester à l'emploi de celui qui me traite mal après avoir entendu ses instances et ses promesses d'amendement.

Baptiste s'en va-t-en guerre pour une forme de gouvernement qui l'a bien mal traité ; il s'en va en grognant et en tirant de l'aile parce qu'on lui a prouvé qu'il serait en plus mauvaise posture sous une autre forme de gouvernement. On lui a fait des promesses d'amendement, mais Baptiste n'y croit pas et voit, à deux pouces plus loin que le bout de son nez, sa situation future aussi terne et aussi inchangée. Dans l'armée, il s'aperçoit tôt que les promesses d'amendement ne prennent pas vite effet. On lui demande après ça d'y aller de bon cœur, on lui reproche de se traîner les pieds.

LE DÉPART

Pour aider la cause, on sort le petit drapeau de la Fête-Dieu et on dit à Baptiste : « Va te battre pour ça, mon vieux, c'est le premier but de la grande *croisade* actuelle ». Il sait bien, lui, que son gouvernement s'en sacre du petit drapeau et que c'est un argument — puisqu'il en faut des arguments — pour le gagner. Le voilà en m... contre son gouvernement qui veut se faire le champion d'une justice et d'une charité qu'il n'a jamais pratiquées.

« Défends au moins ton pays, Baptiste, ton petit salaire de famine, tes facilités d'arriver à rien. Défends ça ! »

« Ouais ! Si je ne suis ni impérialiste, ni démocrate, il me faudrait bien être un peu patriote », se dit Baptiste.

Un autre ne croit pas à la sincérité de tous ses compagnons d'armes dans la poursuite de la guerre :

Affronter le canon ne me fait pas peur, mais ce qui me chicote, c'est d'aller combattre pour une cause qui en vaut la peine, mais avec des hypocrites. Le bon Dieu est sans pitié dans ces cas-là mais comme j'ai confiance dans le bon Dieu, je lui laisse tout ça !

* * *

LA RÉPUTATION DU SOLDAT

Il est intéressant de savoir ce que pense de nos soldats, la population civile. Dès maintenant, nous pouvons constater d'après la correspon-

SOUS LES DRAPEAUX

dance de nos militaires, qu'on ne leur est pas suffisamment sympathique.

Actuellement, un gars qui revêt l'habit militaire est presque un paria. *C'est une souffrance morale terrible pour un jeune soldat.*

Mais d'où vient cette attitude hostile ?

Si en certaines villes, les soldats sont mal accueillis par les civils, le blâme retombe sur quelques-uns d'entre eux qui croient que tout leur est permis. Leur mauvaise conduite gâte la réputation du vrai soldat. Il y a de bons soldats aussi bien qu'il y a de bons civils, bien que ce soit plus difficile pour un soldat de rester bon.

Les civils peuvent faire beaucoup pour garder bon le moral du soldat. Un bon moyen, *c'est d'inviter un soldat à passer une veillée en famille de temps à autre.*

Un autre écrit :

Entre nous deux, le soldat est bafoué, n'est-ce pas, Pierre ? J'ai déjà entendu plusieurs réflexions sur les soldats ; par exemple : « Barrez vos poches, voilà les pickpockets », ou bien : « Regarde les déchets de la société ». Ça nous fait terriblement souffrir. Il me semble que nous ne méritons pas ça.

Les jeunes soldats ont donc tout avantage à avoir une conduite impeccable pour refaire cette réputation injuste.

LE DÉPART

Rendus à la gare, Emile m'a remis le numéro de téléphone de Louise en me disant de l'appeler. Ce que j'ai fait. Alors tout ce qu'elle a pu me dire, c'est : « Jean, vous avez changé le visage du soldat à nos yeux ».

Mais peut-être faudrait-il une campagne populaire d'opinion pour faire cesser un tel état de chose.

Aussi à cette même réunion, l'idée d'une Semaine de Propagande pour le Service du Soldat fut émise et, franchement, ça rencontre pleinement mon idée. C'est aussi l'opinion des autres soldats, car c'est devenu une vraie souffrance morale pour plusieurs, de se voir ainsi bafoués, à cause du kaki qu'ils portent forcément.

Un d'entre eux me racontait cette semaine que là où il demeurait, dans le civil, il connaissait presque tous les gars, sinon intimement, du moins pour les saluer tous. Or depuis qu'il est appelé pour son entraînement, il n'est presque plus regardé et on feint de ne pas le reconnaître. C'est cela qui le choque et le met hors de lui-même. Il me semble qu'avec une campagne d'opinion, on pourrait changer cela.

* * *

LES PRÉPARER

Voilà les sentiments de nos jeunes qui revêtent l'habit militaire. Les civils doivent les connaître, et s'en pénétrer, pour sympathiser avec le soldat

SOUS LES DRAPEAUX

à qui on demande les plus grands sacrifices. Mais ces jeunes, il faut les préparer à la vie qui les attend. C'est ce qu'écrit un jeune soldat au président d'une section jociste.

Les gars qui doivent prendre le kaki, préviens-les, s'il vous plaît. C'est une vie très difficile qui les attend. Il faut être équilibré ou équilibriste pour passer au travers. Il faut être bien armé moralement ; sans cela, l'aide des autres ne suffit pas.

Un autre jeune soldat écrit :

Il faut y être préparé et beaucoup plus que je pensais et que tu dois te l'imaginer toi-même. Il faut vivre cette vie pour savoir s'y préparer et il faut s'y préparer pour savoir vivre cette vie. Alors tu vois où est le point difficile !

Le service jociste du soldat a prévu des réunions de préparation pour les jeunes qui doivent partir pour le service militaire. Nous aurons l'occasion d'en parler plus loin.

La discipline militaire

•

« À l'armée comme ailleurs, c'est l'autorité morale qui prime sur la force brutale et les menaces... »

Rien de plus beau que de voir défiler un régiment au pas militaire. La discipline exerce sur tous un magnétisme extraordinaire. Mais sait-on tout ce qu'exige du soldat cette discipline militaire ? La vie des jeunes est dure à l'armée, elle exige des sacrifices quotidiens. Il est intéressant cependant de voir comme ces sacrifices sont allègrement supportés.

* * *

OPTIMISME

Un jeune militaire cantonné sur les côtes du Pacifique écrit à un ami :

L'entraînement est dur et long, ça demande bien des sacrifices. Heureusement que j'ai une bonne formation jociste acquise pendant trois années d'action. Je prends bien ça. Je me dis à moi-même que le bon Dieu veut que j'accepte ces épreuves qu'il m'envoie pour les succès de la J.O.C. et pour ma formation personnelle.

SOUS LES DRAPEAUX

Un autre écrit d'un camp militaire de la province :

C'est donc dire que de repos, il n'en est pas question. Nous sommes obligés de changer de vêtements trois fois par jour tellement il fait chaud et que c'est dur. Ce sont des détails qu'il serait bon de donner aux gars qui recevront leur appel, afin qu'ils soient préparés à ce qui les attend. Cependant tout cela n'est pas de nature à me faire haïr l'armée. Au contraire, tu sais que j'aime l'armée pour plusieurs raisons. Mais en passant, il ne faut pas y venir trop à reculons.

Un jeune agriculteur, membre de la J.A.C. (Jeunesse Agricole Catholique), habitué à mener sur sa ferme son train de vie comme il l'entend, écrit à un copain :

Tu n'as jamais été faire de service militaire ? Il faut y passer pour savoir ce que c'est. C'est bien dur de ne plus être maître de soi et de marcher par des cris et souvent attraper de dures punitions... Mais tu as raison. C'est Dieu qui veut et qui conduit tout. Aussi je n'oublie pas d'offrir mon entraînement tous les matins à toutes nos intentions.

* * *

L'ENTRAÎNEMENT

La « drill » est de plus en plus dure, *écrit un autre*. Samedi matin, nous avons eu un exercice d'attaque. J'en ressens encore les effets. Ce premier exercice

LA DISCIPLINE MILITAIRE

consistait à franchir certains obstacles de terrain et à sauter des clôtures de six à huit pieds de hauteur avec tout notre bagage.

Le manque d'hommes dans notre peloton nous oblige à être jusqu'à 72 heures en devoir, *écrit un autre, des côtes de l'Atlantique.*

Tout va bien ici, *écrit un caporal d'un régiment de réserve*, si ce n'est qu'on vient d'avoir tout un orage électrique. Plusieurs tentes et cabanes sont à terre. Je ne sais si nous travaillerons cette nuit. En tout cas, si ces épreuves étaient acceptées avec joie et résignation surnaturelle, nous aurions des saints dans l'armée... L'entraînement devient plus intéressant. La nourriture est meilleure. Mais les gars critiquent quand même. Ils ne seront pas heureux tant qu'ils ne vivront pas pleinement leur vie.

Hier soir nous avons eu de l'étude jusqu'à dix heures et demie, *écrit un jeune officier*. À une heure et demie de la nuit, on nous a éveillés pour aller défendre les ponts de la ville contre une attaque de saboteurs. (Rien de dangereux, c'était une pratique). Nous sommes revenus à quatre heures ce matin.

Un jeune officier, dont la plus grande épreuve est de changer souvent de camp, écrit à un ami :

J'ai visité plusieurs camps à date et je ne suis probablement pas à bout de mes expéditions. Baptiste propose et l'armée dispose, beau temps, mauvais temps !

SOUS LES DRAPEAUX

EN FRANÇAIS !

Le fait d'être commandé par des officiers étrangers à sa religion et à sa langue est souvent une dure épreuve pour le jeune soldat canadien-français.

Notre camp était situé dans une jolie petite ville canadienne-française. Mais le camp . . . un régime de terreur ! Il était conduit par des orangistes ontariens. Nous en avons mangé de la misère, là. Nous avons été traités comme des esclaves. Travail dur, chambre malcommode, entourage difficile. Cependant au point de vue « mangeaille », c'était extra « A ».

Après deux mois, nous sommes partis pour N . . . C'était pour nous l'antichambre du paradis. Des lits à matelas, avec des oreillers ; nous ne connaissions plus cela. Et puis nous sommes tombés avec des officiers canadiens-français, qui pouvaient nous écouter jaser et savaient rire avec nous. Ça nous a ramenés vite.

* * *

MANŒUVRES

Je vais avoir sous peu un repos bien mérité, *note, au retour d'une campagne, un soldat canadien outre-mer.* Je vais pouvoir me remettre des dernières manœuvres. La vie des tranchées est une vie bien malpropre. Je suis tout sale, tout crotté. Nous avons couché par terre et nous avons mangé comme des sauvages. J'ai passé quatre jours sans me laver les mains et au moins une semaine sans me laver le

LA DISCIPLINE MILITAIRE

visage et sans me raser. Nous n'avons pas beaucoup d'eau, juste le strict nécessaire pour boire. Nous sommes campés dans un bois, sur une montagne. Si vous aviez vu nos soldats lorsque la pluie a commencé à tomber. Ils se sont déshabillés tout nus comme des vers sous la pluie. Nous nous sommes servis de nos casques d'acier pour amasser l'eau nécessaire. Je n'ai pas un seul sous-vêtement de rechange et celui que j'ai, je ne reconnais plus sa couleur. Je vous dis toutes ces choses pour vous faire voir un peu notre vie.

Pendant les trois derniers mois, j'ai couché sur la dure continuellement, parce que nous changions de place trop souvent, *écrit un commando canadien*. J'ai couché sur l'acier des navires, sur le pavé des rues, sur la terre des champs, sur le sol des bois et même sous terre dans les tranchées. Mais tout cela est passé et je suis actuellement dans le château d'un Duc. Je suis seul dans une grande chambre avec un beau foyer. Seulement je couche sur six planches en attendant d'avoir un lit.

* * *

EN ACTION

Sur les fronts de combats, il faut une discipline de fer, si on veut avoir une armée forte, victorieuse. Un soldat canadien cantonné « quelque part en Angleterre » écrit peu de temps après Dunkerque :

Aujourd'hui, tout le monde est sous l'impression que les Allemands tenteront l'invasion bientôt. On

s'attend à ce que cela arrive d'une journée à l'autre. J'ai hâte de voir ça... J'ai été sentinelle pendant vingt-quatre heures. C'est plus sérieux ici que chez nous. Nous sommes armés et nous avons l'ordre de tirer au moindre doute.

Nous avons eu notre « baptême de feu », un soir de la semaine dernière, *écrit un artilleur canadien*. Quelques bombardiers allemands ont laissé tomber environ 500 bombes incendiaires sur notre camp. Personne ne fut blessé ; comme il n'y avait aucune bombe explosive, toute l'affaire a tourné en un magnifique spectacle de pyrotechnie. En général, je peux te dire que les Allemands ne s'en retournent jamais sans avoir atteint leur objectif.¹

¹ Suite de la lettre : « Il n'y a rien de plus sinistre que le bombardement d'une ville, le soir. Tu peux t'imaginer un peu le spectacle. Une noirceur presque absolue et tout à coup le cri strident des centaines de sirènes, qui avertissent les gens d'aller se cacher dans les abris souterrains. Et alors ce tintamarre n'a pas le temps de finir que l'on peut entendre les vrombissements de moteurs d'avions allemands. La multitude des canons antiavions vient se mêler à la « Nightly Melody », comme les Anglais l'appellent. Alors le ciel est tout sillonné de puissants réflecteurs et d'obus, et par-dessus tout ça les bombes viennent causer des explosions formidables et allumer des feux que l'on peut voir à des milles. Et à travers ce brouhaha, l'on peut entendre crier et pleurer les femmes et les enfants. Je ne veux pas t'inquiéter en te disant cela. C'est seulement pour te dire que les civils sont souvent beaucoup plus à plaindre que les soldats dans cette guerre-ci.

« Maintenant s'il faut qu'ils emploient les gaz, je me demande ce qui va arriver. Ici, encore, les soldats sont équipés de manière à résister contre ces attaques, mais les civils seraient condamnés à se renfermer dans leurs maisons...

« Je t'inclus un morceau de toile que j'ai pris après la queue d'un bombardier allemand. Le blanc que tu vois est le bord

LA DISCIPLINE MILITAIRE

Ici tout va pour le mieux, écrit un pilote de bombardier. J'ai quelques voyages en territoire ennemi à mon crédit et malgré leurs canons qui grondent bien fort et crachent très loin, ils n'ont pas encore réussi à m'attraper. Quelquefois, l'avion est endommagé mais ce n'est pas encore assez proche.

Ah ! c'est un « thrill » qui ne peut s'acheter que de passer au travers du danger et d'en revenir sain et sauf. C'est une jouissance et c'est encourageant . . . Un jour, par tout ce travail dangereux, nous aurons la paix et la victoire finale et nous retournerons glorieux et fiers du travail accompli en ayant gagné notre liberté et celle de tous ceux qu'on aime et qui souffrent. Espérons que ce jour n'est pas trop loin.

* * *

AU FRONT

Un sous-officier de l'armée canadienne qui a fait la campagne de France raconte un incident de cette campagne :

Nous avons subi de terribles bombardements. Nous marchions surtout pendant la nuit. Nous retraitions. Quelles souffrances ! Cinq repas sautés et pas une seule bouchée à manger. Vous ne pourrez jamais savoir ce que c'est que souffrir de la faim. Dans un village évacué, nous avons fouillé partout. Nous

de la swastika ; si tu reçois ma lettre, tu pourras dire que tu as touché à un avion allemand. Le navigateur de celui-ci a été tué. »

SOUS LES DRAPEAUX

avons trouvé deux jambons gâtés mais encore délicieux et des boîtes de conserves.

Mais le plus tragique, ce fut à quelques cents verges avant d'arriver à nos lignes. Un obus fit explosion. Je fus blessé légèrement à une jambe et à la main droite. Le coup venant d'arrière je fus couvert par Léon, un Français, assis en arrière de moi sur la motocyclette. Je lui demande : « Es-tu blessé ? » Il m'a répondu : « Les sales boches ! » J'ai pesé sur le gaz autant que j'ai pu, Léon m'a saisi à bras-le-corps et nous sommes arrivés à nos quartiers à une allure du diable. En arrêtant ma motocyclette, Léon est tombé étendu. Il était mort. Un éclat d'obus l'avait frappé entre les deux épaules. Il m'avait sauvé la vie.

De retour en Angleterre, le même sous-officier raconte une attaque allemande quelque temps après Dunkerque :

On nous a signalé des parachutistes à quelques milles en arrière. Toute la journée nous avons marché à travers bois et sans le premier bonjour, deux hommes de ma section sont tombés, celui qui était en arrière de moi et le dernier de la file. Une balle a sifflé à mon oreille : j'ai vu une fois encore la mort de près. J'ai signalé immédiatement la mort de mes deux hommes au major qui m'a envoyé du renfort.

Et j'ai foncé sans savoir au juste le chemin. J'ai capturé deux bicycles à gazoline et un camion que les parachutistes avaient volé à une unité anglaise.

LA DISCIPLINE MILITAIRE

Nous avons capturé deux cent soixante hommes et nous avons fait douze morts. De retour au campement, nous étions rendus à bout. Nous avons sauté quatre repas sans manger une seule bouchée. Quelques-uns sont tombés de fatigue. Pas un seul n'avait reculé.

* * *

DÉFICIENCES

La discipline militaire a ses avantages pour la formation physique et morale de nos gars. Elle en fait des hommes volontaires, énergiques, bien trempés. Encore faut-il que l'autorité militaire soit bien exercée. On nous permettra de signaler certains abus pour mieux souligner après les avantages de l'entraînement.

La formation militaire ne vise-t-elle vraiment qu'à une bonne tenue extérieure sans faire appel aux notions profondes de devoir, de responsabilité, de conscience ? Voici ce qu'écrit un étudiant-officier :

... Ajouterai-je mon impression sur les idées des officiers au sujet de la discipline militaire : « Pas vu, pas pris », nous dit-on. « Cachez-vous et c'est parfait ! » Si un homme enfreint les règlements devant les autres, MALHEUR ! Si personne ne le sait, O.K. !

Ce n'est pas là, il est vrai, l'idéal d'une pédagogie formatrice.

Il y a aussi la manière de commander. Pour conserver tout d'abord son autorité. Pour garder aussi l'affection de ses hommes. Voici les réflexions d'un cadet-officier :

Je viens de terminer le nettoyage de mon « web ». Sacré « job » ! Et tout le monde a fait de même, car demain les candidats donnent une démonstration à l'occasion de la graduation des cadets. On s'est fait engueuler proprement tout l'après-midi sur ce sujet. Les engueulades ici, c'est ce dont on manque le moins. Ça ne durera qu'un temps. Je me promets bien quand je serai officier de ne jamais engueuler mes hommes... Ça m'agace de faire des sacrifices comme ceux-là. Les accepter, à ce qu'il paraît, vaut quelque chose...

Pour bien commander, il faut aussi le prestige moral d'une bonne conduite :

Ce qui nous manque à nous, catholiques, c'est le courage de nos convictions. Combien parmi nos officiers catholiques ne vivent pas leurs principes religieux. Et s'ils donnent eux-mêmes de mauvais exemples, comment voulez-vous qu'ils puissent ensuite faire un reproche à un gars qui se déplace ? Ils ont brisé leur autorité par le fait même. À l'armée comme ailleurs, c'est l'autorité morale qui prime sur la force brutale et les menaces. ²

² « Officiers et sous-officiers, votre devoir est de donner le bon exemple aux soldats. Quelques-uns s'imaginent peut-être que les gros mots et les blasphèmes confèrent une certaine autorité. Erreur profonde... Le contraire est vrai. L'autorité

POUR UNE BONNE FORMATION

Il demeure cependant que pour un soldat qui veut tirer profit de la vie militaire, pour sa formation personnelle, le passage à l'armée aura été profitable. Il faudra, bien entendu, qu'il y mette du sien.

Un soldat qui a un bon moral... et une bonne morale, ne pourra qu'aider efficacement ses chefs, écrit à un jeune militaire, le responsable général du Service jociste du soldat.

Mais être bien discipliné, être bon soldat, cela exige de grands sacrifices. Témoin, ce jeune soldat qui assistait à un congrès du dixième anniversaire de la J.O.C. canadienne :

J'ai laissé le congrès en maudit, dimanche soir. J'en aurais braillé tant j'étais déçu. La raison : c'est que je n'ai pu en voir la fin. Je suis parti au beau milieu du jeu qui m'a fait frissonner et crier à m'époumonner. C'est ça qui m'a mis en maudit ; ça promettait de bien finir, un congrès si bien commencé. Le devoir avant tout.

Les résultats sont alors patents :

Je vais dire comme dans la chanson : « On est bon soldat ou ben on l'est pas », écrit un soldat à un copain. C'est de cette manière que tu rempliras ta

du chef repose sur le respect et la confiance qu'il sait inspirer à ses soldats, sur l'exemple qu'il donne d'une vie sans peur et sans reproche. » — Le Brigadier-général Georges-P. Vanier, 8 mars 1942.

SOUS LES DRAPEAUX

nouvelle fonction dans l'armée et c'est beau d'accepter la chose telle qu'elle se présente. Tu te formeras ainsi et tu t'habitueras à surmonter les obstacles qui plus tard se dresseront sur ta route.

Et ce passage d'une lettre d'un jiciste :

La vie dans le service est quelque chose qui fait qu'un militant en revient non plus pour discuter mais pour agir. De plus, la discipline qu'il a reçue et l'expérience qu'il a eue lui montrent que quand le temps est venu pour l'action, il faut se remuer. Ainsi Rolland revient de l'armée encore meilleur catholique, plus convaincu qu'il ne l'était auparavant, bien qu'il était déjà sincère et convaincu.

Il faut que je vous raconte un petit fait, écrit un soldat à son amie. Depuis que je suis ici, un sous-officier m'a joué plusieurs sales tours. Ordinairement, je n'aurais pas toléré cela. Tellement que tous les gars sont venus m'en parler. Hier encore, ce même individu me faisait une gaffe sérieuse au point que j'aurais pu lui faire perdre ses grades. Ce qui était l'impression générale d'ailleurs. À la surprise de tous et surtout de mon type, je n'en fis rien. Ce matin, il est venu s'excuser. Qu'en pensez-vous ? Être chrétien, c'est une belle chose.

Les sous-officiers et les officiers qui sont de vrais chefs sont aimés de leurs hommes :

Je suis content de voir que les hommes de ma compagnie ont de l'amitié pour moi. Il y en a assez qui sont détestés de leurs hommes. Même ceux que je

fais parader devant le commandant ne m'en veulent pas, parce qu'ils disent que je fais mon devoir. Et lorsqu'ils viennent me trouver après, je les reçois comme mes enfants.

Je serai bientôt officier, *écrit un cadet*. J'ai hâte d'avoir un peloton qui sera à moi et que je pourrai influencer.

J'ai reçu quatre-vingts nouveaux soldats, cette semaine, *écrit un lieutenant à son amie*. C'est plus difficile de surveiller l'entraînement de cent soixante hommes que de le faire soi-même. Tout de même, je suis très heureux et je m'arrange à merveille avec mes hommes. Je suis le papa de toute cette grande famille et il ne me manque plus que la maman. J'espère bien l'avoir, un jour.

* * *

DISCIPLINE

Dieu bénit l'obéissance des soldats à leurs chefs militaires. Aussi vaut-il mieux toujours se soumettre à la discipline et aux règlements de l'armée. Lisez le récit d'une imprudence et même, il semble bien, d'une désobéissance :

Cette semaine, deux jeunes du Régiment de N... s'amusaient à imiter les gangsters. L'un d'eux reçut une cartouche de son pistolet qu'il avait conservé chargé après être revenu de son tour de garde. Il se fracassa la cervelle et trouva une mort terrible entre les mains de ses compagnons stupéfiés. Comme tu

le vois, il n'est pas nécessaire d'être sous le feu de la mitraille pour exposer sa vie. Cependant, je fus très content d'apprendre que ce jeune homme semblait bien préparé à mourir, puisqu'il se conduisait habituellement bien. D'un autre côté, Dieu s'est peut-être servi de cet accident pour nous faire réfléchir sur la mort qui nous attend à tout moment.

Quand on est à son devoir, on est content de soi, on est satisfait de sa vie. Voici ce qu'en écrit un jeune soldat à son ami :

Salut, mon vieux Pierre,

C'est peut-être la première fois que tu rencontres un gars qui aime l'armée, mais tu en rencontres un en ce moment. C'est drôle de le dire mais c'est bien ça. Je ne m'emballe pas, je sais ce que je dis. Tout ça pour plusieurs raisons que tu connais peut-être.

Premièrement, c'est un milieu où les gars vivent comme des frères. Tous se regardent et tous cherchent à s'aider les uns les autres. Il est à remarquer qu'ici il n'y a que des Canadiens-Français et que tous sont catholiques sans exception. Ils ne sont pas tous parfaits chrétiens, mais c'est là qu'est notre travail d'Action catholique.

Je trouve ça bon, car à N... la discipline était plus large et les punitions n'étaient pas très fortes. Ici, ce n'est pas comme à N... Le blasphème est condamné par la loi militaire. Un gars peut attraper de la détention pour quatorze jours, s'il est pris à

LA DISCIPLINE MILITAIRE

blasphémer. Ainsi en est-il de la boisson. Pas une goutte n'entre au camp. Le chapelet se récite tous les soirs dans presque toutes les huttes.

* * *

Et voilà les beaux et les mauvais côtés de l'entraînement militaire. Nos jeunes doivent savoir en tirer le meilleur parti pour leur formation personnelle, leur vie chrétienne et le service du pays.

Les loisirs

•

« Ces pauvres gars, s'ils savaient comment employer leurs temps libres . . . »

Les loisirs de l'armée doivent être élevants et formatifs. Ils sont parfois corrupteurs et immoraux. Comment veut-on avoir des soldats vibrants d'idéal et généreux dans leur sacrifice, si on leur permet de s'abrutir dans leurs sorties et leurs loisirs !

Je lisais dans le journal *jociste*, un article signé L. V., écrit d'outre-mer un jeune soldat. Celui-là manque d'expérience en la matière, en disant que l'armée possède des règlements contre l'immoralité.

En pratique, ce qui se passe, c'est que l'on ne défend pas de « sortir », mais on défend d'attraper des maladies . . . Il existe des cliniques où l'on peut se procurer tout ce dont on a besoin pour « sortir » sans danger ! . . .

Excuse le sujet de conversation, mais peut-être que cela pourra te servir pour en aider d'autres.¹

¹ « Et comment ne pas protester hautement ici contre certaines pratiques abominables qui voudraient s'infiltrer dans nos mœurs, comme à la faveur de la guerre ? Nous voulons dire la recrudescence du vice commercialisé et ces méthodes anti-conceptionnelles que des théoriciens sans conscience sont venus prôner impudemment jusque dans les rangs de l'armée ». Les archevêques et évêques du Canada, *Lettre pastorale collective* du 31 mai 1942.

LES SORTIES

Les sorties sont donc pour le soldat une occasion de chute, surtout dans les milieux où la morale est moins respectée.

Sais-tu qu'au point de vue sauvagerie, le pays où je suis ne manque de rien. La vie est plutôt genre animal. Car bien que j'aie vu pas mal de choses dans ma vie, jamais je n'ai vu le vice si répandu.

Dans toute cette partie du pays où je suis, je ne sache pas qu'il y ait une fille pure. La boisson fait un ravage terrible parmi cette jeunesse féminine. Que feront-elles pour se marier ? Je te dis que les enfants de la prochaine génération n'ont pas un avenir brillant.

Je t'assure qu'il y a de la place pour faire de l'ouvrage ici, *écrit un jeune aviateur*. Ce n'est pas des farces, des fois, les m... femmes. Je te dis ça, comme ça ; ce ne sont pas toutes les femmes, je n'ai pas besoin de te le dire.

Ici, dans une ville totalement anglaise, il y a tout un groupe de canadiennes qui sont venues de N... parce qu'elles savaient que nous y étions nombreux, les aviateurs de langue française. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il y en a plusieurs qui se sont faits « emmanchés » par ces v...-là. La cause : toujours la boisson. Je vais parfois faire un tour à l'hô-

pital. Je te dis que ce n'est pas des farces de voir ça . . . » ²

Il faut donc savoir réagir contre l'ambiance du milieu.

Je connais maintenant l'armée à fond, écrit un soldat. Souviens-toi de ceci : un type fort, l'armée ne l'affecte pas, mais un faible ! Mon Dieu ! ça me sera bien difficile de le renforcer quand ça m'énerve de me retenir moi-même. Vois-tu, à l'armée, on n'a aucun respect pour la femme, même les officiers. Il y a toutefois de louables exceptions.

* * *

RÉACTION SALUTAIRE

Heureusement, il y a réaction chez les soldats eux-mêmes contre un tel état de choses. À preuve cette lettre :

Dimanche passé, une jeune fille se trouvait entourée de trente à trente-cinq soldats, près du camp. Je me suis mis à les étudier, la fille et les gars. Les soldats lui parlaient sans gêne et elle — je le voyais

² « Ceux que le devoir a appelés aux camps d'entraînement doivent se rappeler qu'un héroïsme plus haut encore que celui des batailles leur est demandé, celui d'être dignes du nom chrétien et demeurer fidèles à leurs épouses, à leurs foyers, à leurs familles, celui de ne point profiter des loisirs qui leur seraient accordés pour trahir leur sang en même temps que leur conscience, et gaspiller au service de plaisirs infâmes les forces qu'ils doivent au service de leur Dieu et de leur patrie ». Les archevêques et évêques du Canada, *Lettre pastorale collective* du 31 mai 1942.

SOUS LES DRAPEAUX

par sa tenue et ses paroles — se complaisait à leur jeu.

Et voilà qu'un soldat me dit : « Qu'en penses-tu, Gérard ? » Je lui ai répondu : « Je me demande si elle a une tête sur les épaules ? » La fille m'a compris. « Elle n'est pas assez grosse pour que vous la voyiez », me dit-elle. Je n'ai pas manqué ma chance, je lui ai répondu : « Vous n'êtes pas à votre place, ici, mademoiselle ». Je n'ai pas été très poli ; je l'ai traitée de charogne, de guenille et encore. Ceux qui prenaient pour moi ne disaient rien, les autres la défendaient comme leurs yeux. La fille, elle, partit rien que sur un talon.

Ils me chantèrent des bêtises et menacèrent de me frapper. Ça été une engueulade. Je leur ai dit : « Vous êtes rien que des m... c... ! » Il m'a fallu parler ainsi. J'ai dit la même chose, le lendemain, à un sergent et à des caporaux qui me faisaient des reproches. « Faites-moi parader devant le commandant, si vous le voulez ; ça me donnera la chance de lui dire qui vous êtes ».

Ils ont du front pour faire le mal ; moi, j'en ai pour faire le bien. Et la vie continue au camp. C'est pas toujours rose de se montrer tel qu'on est : *franchement chrétien*.

D'autre part, il y a engouement de certaines jeunes filles pour les soldats. Est-ce attrait de la discipline, du costume militaire ? Le fait est

LES LOISIRS

là qui est cause de bien des dangers. En exemple, ce fait raconté par un jeune militaire :

En sortant du camp, l'autre soir, j'ai vu cinq ou six petites filles de treize à seize ans qui attendaient la sortie des soldats. Ça m'agaçait de voir ces écervelées courir après les soldats. Je ne suis pas surpris après ça d'apprendre qu'il leur arrive malheur. Elles ont couru après.

Ce soir-là, une idée m'a passé par la tête. Je me suis mis à « flirter », moi aussi. Ça n'a pas pris de temps que je les avais. J'aurais pu les avoir toutes les cinq ensemble. Mais j'ai pris leur nom et leur adresse en leur promettant que j'irais les voir chez elles. Et je suis parti avec une. Ça m'a permis de lui faire la leçon sur les dangers qu'elle courait. Je me suis rendu jusque chez elle et j'ai ouvert les yeux de sa mère sur les dangers auxquels elle exposait sa fille en lui laissant, à son âge, fréquenter les soldats. La maman m'a remercié.

Samedi prochain, j'aurai ma « passe ». Je vais en profiter pour aller faire réfléchir les mamans des quatre autres avant de prendre mon train pour N...

* * *

JEUX À L'ARGENT

Les jeux de hasard exercent aussi leur emprise sur les soldats, en certains camps. C'est

SOUS LES DRAPEAUX

la source de réels désordres. Un jeune aviateur écrit :

Les gars blasphèment surtout, lorsque après la paye, tous les soirs, pendant une semaine, ils se réunissent en petites « gangs » dans le coin des huttes, pour jouer aux dés. Je te dis que c'est beau de voir cette « gang » de diables. Ils ont voulu me faire entrer dans leurs parties. J'ai refusé carrément. Et je prie le bon Dieu de m'éloigner de ces tentations. D'ailleurs, je ne sais pas jouer. On a voulu me le montrer. Non ! Ensuite on ne peut plus s'en passer.

Tu ne me croiras peut-être pas, si je te dis après cela qu'il y a des gars qui écrivent chez eux pour avoir des montants aussi exorbitants que \$50.00 en racontant la petite histoire qu'ils viennent d'avoir un accident d'automobile et qu'il leur faut cet argent tout de suite.

Avec le salaire de \$1.30 par jour, un soldat qui ne fume pas beaucoup et qui ne boit pas, peut mettre \$20.00 de côté par mois. J'en ai fait l'expérience.

Ce qu'il faut, en fait, c'est l'organisation des loisirs pour qu'ils soient toujours ce qu'ils ne devraient jamais cesser d'être : reposants et élevants.

Je suis en train de faire cesser le fameux jeu à l'argent, écrit un jeune soldat. J'ai commencé à organiser un club de balle molle. Je veux organiser un tournoi pour jouer trois fois la semaine. Pour les

LES LOISIRS

autres soirs, je vais tâcher d'organiser le badmington dans le tennis qui ne sert pas souvent.

Je t'assure que l'on a de la misère à les faire réfléchir. Ils sont peu nombreux ceux qui se conduisent correctement. J'espère que je réussirai avec ceux qui joueront.

Prie beaucoup pour moi, car j'en ai plus que besoin, de ce temps-ci. Fais aussi prier les amis pour moi. Je te laisse le bonjour, en t'assurant que je sers Dieu fièrement, purement, joyeusement et de façon conquérante.

Et l'on rencontre de petites aventures qui pourraient tout aussi bien arriver dans le civil.

Un jeune soldat écrit à son amie :

Un de nos copains nous a volé et ensuite il a pris la fuite. Les M.P. sont à sa poursuite depuis ce matin. On n'a pas encore de ses nouvelles. Il nous a soulagé de \$63.50 en tout. Pour moi, il m'a arraché \$6.00 en papier, à Louis, \$4.00 et à Benoit \$6.00. À part cela, ça part de \$9.00 en descendant. Au moins 15 soldats se sont fait voler. Je ne sais pas comment cela va tourner, mais je t'assure que nous ne sommes pas de bonne humeur.

Un jeune aviateur écrit à sa sœur :

Intermission ! . . . Une petite chicane. Un Écossais qui est « chaud » commence à poussailler un Anglais. Le caporal intervient. Tout se calme. Il faut te dire qu'hier soir, nos gars de la fanfare ont pris un coup de trop et un gros salaud a noirci les yeux de son

ami qui était couché.³ Quand à mon Écossais, il est revenu assez « chaud » qu'il voulait faire de la chicane. Il a couché dans le cachot. Je t'assure qu'on a passé une bonne demi-heure. Jean-Paul était bien découragé de voir cela.⁴

* * *

CEPENDANT...

Nos jeunes résistent en général à l'attrait des loisirs abrutissants. Un d'entre eux écrit :

Je fais toujours ma petite vie, saine et tranquille. Pas de débauche inutile. Et je ne prends pas une goutte de boisson. C'est un vrai miracle, Paul. Moi qui aime cela ! Et je suis dans l'occasion par-dessus la tête. Je récite mon chapelet tous les soirs. Voilà mon secret !

³ « Il faut déplorer le grand péril de l'alcoolisme chez nos militaires. Je suis sûr qu'il y a une aberration. Loin de moi la pensée de mépriser ceux qui prennent les armes à la défense des grandes causes, mais on ne peut s'empêcher de penser qu'on trahit la patrie en alcoolisant les armées ». Son Éminence le Cardinal Villeneuve, O.M.I., le 2 décembre 1942.

⁴ Suite de la lettre : « Hier après-midi, pour prendre un peu d'air, je me suis rendu à notre chapelle avec Jean-Paul. Il ne savait pas où elle était. Il y avait justement un baptême. J'ai servi de parrain et Jean-Paul de témoin, pour un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans. C'était intéressant.

« Notre harmonium manquait de notes ; j'en ai trouvé après un vieux piano à la « shop » des ouvriers. Ils m'ont prêté de la colle, et je l'ai réparé pour notre salut, hier soir. C'était plus intéressant. Nous avons un bon musicien. Il n'y a que le chant qui était pauvre, car c'était moi qui en ai hérité. Un cantique en anglais et un en français, puis « O Salutaris » et « Tantum Ergo ».

Aussi cette lettre à un prêtre :

Je suis content de vous dire que je suis toujours un bon garçon. Ç'a été dur, je vous l'avoue. Surtout pour résister à l'habitude du blasphème. Mais je n'étais pas seul. Il m'a aidé grâce à la prière des amis. Et moi, monsieur l'abbé, je dis mes prières et je n'oublie pas ma prière jociste. Je l'aime, celle-là.

Au point de vue rayonnement, c'est pas mal. Mais c'est pas colossal non plus. Je ne m'attendais pas à tourner les gars comme des crêpes. Ah non ! Je ne m'attendais pas à avoir à me tenir aussi solide non plus. Cependant, je suis fier. J'ai tenu bon jusqu'ici et je tiendrai encore. D'ailleurs, c'est si consolant. J'ai connu l'autre vie, la débauche et je m'en suis dégouté par la J.O.C. Et aujourd'hui, je suis heureux.

Vous pouvez être sûr que votre Bernard ne rougit pas de sa religion et de sa J.O.C. et qu'il travaille toujours à en dérougir d'autres.

Un jeune soldat, qui vient de perdre sa fiancée, écrit à un copain :

T'inquiète pas de mon état moral. Je ne serais pas digne de regretter ma Juliette, si je me laissais tomber. Beaucoup de copains ici, qui ne comprennent rien aux vues de Dieu, se demandent comment il se fait que je ne me lance pas dans la boisson, l'impatience et le blasphème. Quelle étroitesse ! Dieu veuille m'enseigner la voie de leur montrer le vrai sens des choses. Je prie tous les jours pour n'être

pas délaissé du ciel et pour apprendre à me plier à Ses Volontés.⁵

Un jeune officier écrit à son tour à un ami :

Pour ma part, je n'ai pas encore eu de « bad lucks », mais je ne m'en glorifie pas. Je rencontre une jeune fille du nom de Marcelle L. de temps à autre. C'est une petite brune aux deux grands yeux noirs, deux yeux de femme !... Nous sommes de très bons copains, un point c'est tout ! Et je veux que ça reste comme ça.

Tu me croiras quand je te dirai que je n'ai pas pris un seul verre de bière depuis que je suis rendu au camp. J'en aurais pourtant souvent la chance. Mais j'ai promis et je tiens parole.

* * *

LOISIRS ÉLEVANTS, REPOSANTS

Mais l'important est le bon emploi des loisirs.

Un jeune soldat écrit :

Pour parler selon la formule reçue : Je suis « quelque part sur la Baie de Fundy ». Dans l'après-midi, nous sommes libres et nous pouvons aller nous baigner à la mer et ensuite nous faire sécher sur le sable. En fait de vacances, ce n'est pas mal... et aux frais du gouvernement, s'il vous plaît.

Mais c'est drôle, je n'aime pas les prendre de cette manière-là. J'ai aussi été aux framboises, chose que

⁵ Dans la lettre suivante, il écrira : « Spirituellement, j'assiste aux messes qui se disent pour Juliette... »

moi, petit gars de la ville, je n'avais jamais faite auparavant. Lorsque les bleuets seront mûrs, ce sera la même chose. Pour un militaire, ce n'est pas si mal.

Un conseil aux fumeurs. Si jamais ils se baignent dans l'eau salée et qu'ils en avalent, ils verront que le palais leur chauffera pendant deux jours et qu'il n'y aura pas pour eux moyen de fumer.

Ici à N . . . , écrit un jeune aviateur, la vie est douce. L'avant-midi, je suis des cours de théorie, et l'après-midi, c'est le bon vieux hockey. Je joue pour la R.C. A.F., dans la Ligue Intermédiaire de Québec. Je te dis que mes cent soixante livres se font étendre sur la glace, car ce ne sont plus des enfants qui jouent avec moi. Mais ça ne fait rien.

Quand je te verrai, je te montrerai une partie du journal local qui raconte notre dernière joute. Il y est écrit en grosses lettres : « Marc L. et James K. déclanchent une terrible bataille dans la Ligue Intermédiaire ». En fait, j'ai été banni pour la partie. Je m'en suis sauvé avec une oreille enflée, la bouche fendue et un œil noir. C'est pas pire !

À certains, l'armée aura rendu de grands services au point de vue moral :

. . . C'est un gars qui faisait à peine ses Pâques et qui allait à la messe, le dimanche, quand ça lui disait. Avant d'entrer, il faisait la vie avec les filles. Ici, l'ennui l'a fait réfléchir. Il vient à la messe et communie une fois la semaine . . . Le soir que le prêtre

vient, on n'a pas besoin de le tirer par les oreilles ; c'est lui qui emmène la « gang ».

Dans ta dernière lettre, écrit un soldat à sa fiancée, tu me parles de fidélité. Tu sais bien que j'ai pleinement confiance en toi et qu'en retour, je n'oublierai jamais le serment que je t'ai fait à la gare avant de te quitter pour la première fois. *Tel j'étais lorsque je suis entré dans l'armée, tel je serai quand j'en sortirai.*

* * *

LOISIRS ORGANISÉS

Et dans le domaine moral, comme dans tout, tout autre domaine, on doit pouvoir s'entr'aider.

Dans le milieu militaire, comme dans le civil, écrit un soldat, nous avons des responsabilités et des devoirs. Encore là, la J.O.C. nous fournit tous les moyens nécessaires pour devenir meilleurs chrétiens. Il ne faut pas rejeter tout ce que la J.O.C. nous donne. Comme jocistes, on doit donner aux autres ce qu'on a reçu.

Et c'est ainsi qu'on organisera les loisirs.

J'ai eu une idée magnifique, écrit un jeune artilleur. Elle m'est venue après avoir rencontré un gars de N... qui est champion athlétique dans plusieurs domaines. Nous allons organiser des ligues sportives de toutes sortes. Cela nous fournira des moyens de contacts et nous permettra de faire du bien aux gars. Je peux te dire que mon champion est déjà conquis à

LES LOISIRS

la cause. Ici, il faut y aller carrément, sauf pour quelques exceptions. Tout s'annonce bien ; nous commençons à avoir des responsables définis. Le bon Dieu est bien « sport » de prendre un gars comme moi pour faire quelque chose du genre. Nous nous trouvons à travailler autant avec des gars mariés qu'avec des non mariés ; mais cela ne présente aucune difficulté.

Le bien que je puis faire ici est plutôt limité, écrit un jiciste aviateur. La seule chose vraiment effective que je puisse faire est d'emmener les camarades aux nombreuses soirées ou pique-niques qu'avec l'aumônier et les Chevaliers de Colomb, nous avons pu organiser depuis le mois de mai. Les jeunes filles qui agissent comme hôtes, sont très distinguées et se tiennent à leur place. En plus de cela, elles sont très dévouées et quoique les garçons soient un peu surpris à la première rencontre, ils aiment y revenir et toujours en plus grand nombre. Pendant ce temps-là, ils ne boivent pas et ils ne sortent plus avec les filles de bas étage ou de bas âge qui courent après eux.

* * *

ENTR'AIDE

En d'autres circonstances, on redresse de faux principes. Un jeune soldat raconte comment il s'y prend :

Nous sommes maintenant cinq ou six ensemble et lorsque l'occasion se présente, nous en profitons pour

SOUS LES DRAPEAUX

aider les gars et leur mettre des idées saines dans la tête. C'est souvent difficile car plusieurs ne sont pas instruits et ne veulent pas raisonner. Alors il faut en venir aux grands moyens. C'est une engueulade à tout casser qui commence et c'est comme ça qu'on arrive à leur faire admettre quelque chose. Plusieurs sont d'anciens bûcherons et ne connaissent pas d'autres manières de discuter. Il faut donc les prendre tels qu'ils sont pour leur faire saisir quelque chose. Après tout, ce n'est pas la manière qui compte ; pourvu qu'ils arrivent à comprendre, c'est le principal. Peut-être que pour le moment ça ne porte pas grands fruits à cause des innombrables occasions de péché dans lesquelles ils se trouvent, mais tôt ou tard ils réaliseront les bêtises qu'ils font et changeront de vie. C'est là qu'ils verront que nos principes sont vrais.

*Ou bien on favorise les bonnes rencontres.
Un jeune aviateur accepte la proposition qui lui
est faite et remercie :*

Tu dis que tu pourrais me faire rencontrer des amis, gars et filles. Laisse faire les gars, mais prends les filles, des bonnes, j'espère.

Tu dis aussi que tu pourrais me trouver des familles où j'irais dîner ou souper. Je ne refuserai certainement pas.

Quelquefois, on amorçera une action plus directe, pas toujours couronnée de succès toutefois. Un jeune soldat écrit :

LES LOISIRS

Je te dis que c'est dur par bouts, quand on voit tous ces pauvres Canadiens qui se laissent aller. Un jour, ils le regretteront, mais il sera trop tard... J'ai parlé avec un, ce soir, qui était avec moi à M... Il a changé, je te dis, c'est incroyable. Je lui en ai fait la remarque. Il est resté surpris. S'il peut comprendre, du moins. Je vais m'occuper de lui plus que des autres ; car, dans le fond, c'est un bon diable.

* * *

ON DEMANDE DES LIVRES

La lecture est une excellente manière de bien occuper ses temps libres. Aussi n'est-on pas surpris qu'on nous demande des livres et surtout des livres français : ⁶

Franchement, ta lettre m'a fait un grand plaisir, écrit un soldat... Dans l'armée, je suis forcé de lire pour me changer les idées. Alors, voudrais-tu m'envoyer un peu de lecture ?

⁶ Les Éditions Fides ont inauguré récemment un *Service de lectures pour les soldats* qui, en plus de collaborer à l'organisation de bibliothèques au point de vue technique, lance une souscription permanente en publications : livres, abonnements aux journaux et revues. Ce Service tient aussi à la disposition des intéressés un stock de livres et autres publications de Fides pour être vendus au prix minimum.

Étant donné les relations très étroites qui existent depuis des années entre le Père Stedman et les Éditions Fides, l'auteur de « Mon Missel Dominical » a voulu inaugurer officiellement le *Service de Lectures pour les Soldats* en le chargeant de remettre en son nom, aux soldats canadiens-français, trente mille exemplaires de son livre si connu : « Mon Missel Dominical ».

Il est à souhaiter que le Service de Lectures pour les Soldats reçoive encore des dons aussi généreux pour nos militaires.

SOUS LES DRAPEAUX

Voudriez-vous me faire parvenir la liste des livres que vous avez en librairie, *écrit un autre*. Ici, nous n'avons rien de sérieux à lire. Notre formation reste en plan. L'aumônier n'a rien à nous offrir.

Le Padré m'a fait part d'un désir, *écrit un cadet-officier*. À la dernière graduation, le Padré protestant a distribué des Bibles anglaises. Il se demande si une organisation catholique existe pour distribuer des Évangiles. Je sais que le Centre catholique de l'Université d'Ottawa fait quelque chose en ce sens ⁷.

S'il y avait possibilité aussi d'avoir quelques livres de nature à intéresser les cadets. Je vois d'ailleurs que la J.I.C. s'occupe de venir en aide aux aumôniers militaires. C'est une excellente chose et j'espère que vous pourrez réussir. Il y a du bien, beaucoup de bien à faire.

Un gros merci pour les journaux que vous m'avez envoyés. J'en ai donné quelques exemplaires au Ca-

⁷ Au cours de l'année 1942, le Centre Catholique de l'Université d'Ottawa, a distribué gratuitement aux soldats, marins et aviateurs, par l'entremise de leurs aumôniers militaires, 20,980 Évangiles « Faites ça et vous vivrez... » Cette édition populaire de l'Évangile est attribuable à la Société catholique de la Bible, maintenant société légalement constituée d'après une charte fédérale, mais autrefois un service de la J.O.C. Jusqu'ici, il a été tiré 625,000 exemplaires de l'Évangile « Faites ça... »

Le Centre Catholique a distribué gratuitement au cours de 1940, 5,325 « New Testament » et 9,235 « Four Gospels ». De plus, 3,000 exemplaires de la revue « 20e Siècle » furent distribués gratuitement au cours de l'année. Le Centre Catholique expédie chaque semaine, à prix réduit, 3,500 feuillets de messe « Prie avec l'Eglise ».

pitaine-Aumônier et j'ai distribué les autres à des camarades. Le numéro est très intéressant.

Au revoir ; saluez les amis ; je reste toujours attaché à la J.I.C.

Tu sais ici, en Angleterre, *écrit un militaire*, nous sommes très occupés dans le jour. Mais le soir, nous ne savons que faire pour passer le temps. La majorité des gars vont faire un tour « en ville », comme on dit. Là, ils rencontrent toute sorte de gens et surtout toute sorte de filles. Ils reviennent au camp abattus, fatigués et je dirais même dégoûtés de leur veillées.

Ces pauvres gars, s'ils savaient comment employer leurs temps libres ! Au lieu de sortir, s'ils profitaient de leurs loisirs pour s'instruire, pour se renseigner sur leur métier ou sur un autre métier de leur préférence afin de devenir plus tard des compétences.

Que nous le voulions ou non, la guerre terminée, ils nous faudra retourner dans la vie civile. Tu me diras peut-être que nous risquons la mort. C'est vrai, mais est-ce que je mourrai ou qu'un tel autre mourra ? Personne ne peut le dire. Si nous sortons vivants de ce cataclysme mondial, *il nous faudra faire face à l'avenir et ce n'est certes pas en couraillant que nous le préparerons.*

RECONNAISSANCE

Aussi est-on très reconnaissant lorsque quelqu'un répond à l'appel.

Je ne sais trop comment m'y prendre pour vous rendre un peu tout ce que vous avez fait pour moi depuis un certain temps, *écrit une nouvelle recrue à sa fiancée*. C'est bien votre rôle à vous autres les femmes, d'encourager et de stimuler. J'en sais quelque chose, moi qui suis le bénéficiaire de vos bontés. Je vous remercie donc pour les livres que vous m'avez envoyés. Mes copains ont bénéficié avec moi de votre générosité.

Les gars de la fédé de N... ont été très gentils pour moi, *note un soldat*. Ils m'ont passé des livres. Ça fait l'affaire, car j'ai toujours aimé la lecture. C'est un bon moyen de se bien tenir moralement, en même temps que c'est un passe-temps instructif.

* * *

UN BON MARCHÉ

D'autre part, un achat de livres est un bon placement.

Je t'ai dit que je me suis fait venir des livres, *écrit un soldat à un ami*. J'ai commandé : « Elle et toi, jeune homme » et « L'amour a ses lois ». Ils vont m'être utiles, ici, car je pourrai les passer aux autres. C'est le grand problème ici, les relations entre soldats et jeunes filles.

LES LOISIRS

À ma dernière visite à la Centrale, écrit un autre, je me suis acheté des livres pour \$4.45 : la série complète des tracts « Face au Mariage », « Un moteur et des ailes », « Est-ce ainsi que l'on fait la guerre sainte ? », « Problèmes sexuels » et quelques autres. Comme tu vois, j'aurai de quoi lire. Ce sont presque tous des livres que tu m'as recommandés. Quand j'aurai fini de les lire, je les passerai à d'autres.

Je viens de lire « Pêcheurs d'hommes », écrit un jeune militaire, un livre passionnant et qui donne confiance dans la J.O.C. Ça donne de la force morale à un pauvre diable sans beaucoup d'instruction et sans santé. C'est un livre qui devrait être lu par tout jeune ouvrier en lutte avec la vie. *

Je te remercie pour ton beau livre « Pêcheurs d'hommes », écrit un autre. Je dois te dire que je n'ai jamais lu de livre aussi intéressant. Je l'ai passé à mes amis qui en ont tellement parlé que plusieurs veulent le lire. M'en enverrais-tu d'autres exemplaires ?

* « Pêcheurs d'hommes » ne peut être lu que par des jeunes gens bien formés et au courant de la situation morale des milieux ouvriers. On peut lire dans la suite de la lettre citée : « Tu sais, j'ai confiance dans la J.O.C. Mais je crois que la J.O.C. deviendra plus forte quand la J.E.C. sera elle-même plus forte. Tu sais, ce sont encore les plus jeunes qui peuvent faire le plus dans ce domaine. La J.E.C. fera la J.O.C. de demain ».

DES JOURNAUX FRANÇAIS

En Angleterre ou dans les provinces anglophones, on apprécie beaucoup les journaux français. On est encore plus heureux de recevoir un journal rédigé par des jeunes pour des jeunes.

La semaine dernière, je recevais le journal *jociste*. Tu ne peux t'imaginer quel bien ça fait de lire ce journal après avoir passé six mois sans le voir, écrit un jeune soldat.

Je reçois depuis près de deux ans le journal *jociste*, écrit un autre. Je ne sais pas à qui je dois ce plaisir, mais soyez sûr que sa lecture m'a procuré plusieurs heures bien employées. Je remercie la direction de votre journal, ne sachant pas qui est mon bienfaiteur.

Tu ne saurais croire le réconfort que m'a apporté « La Jeunesse Ouvrière ». C'était tout simplement comme si j'avais été de retour au Canada !

Ces jours derniers, j'ai eu la surprise et la joie de recevoir le journal « La Jeunesse Ouvrière ». Je l'ai lu et l'ai trouvé intéressant. J'ai pu constater que ce mouvement fait beaucoup de bien. Je voudrais y adhérer.

J'ai lu ton journal et je l'ai trouvé bien intéressant. Je suis content de voir un mouvement canadien-français marcher avec tant d'enthousiasme et de succès. Cela me ferait plaisir si tu voulais continuer à m'envoyer « La Jeunesse Ouvrière ».

LES LOISIRS

En somme, il faut de la bonne lecture pour contrebalancer l'influence de la littérature pornographique ou de celle « dont l'esprit chrétien, la moralité et le patriotisme sont pour le moins douteux ».

Un jeune cadet officier écrit :

Ici, au mess des cadets, nous recevons gratuitement, semble-t-il, une dizaine de copies du journal « Le Jour ». Si vous pouviez m'adresser une dizaine de copies de « La Jeunesse Ouvrière », ça permettrait de contrebalancer l'influence de ce journal.⁹

À son tour, un jeune militaire écrit :

Je me réjouis de voir la J.O.C. s'en donner à belle allure. C'est la marque des choses divines de grandir ainsi au milieu des épreuves.

Je suis à lire (je le médite souvent) « On demande des chefs ». Ce m'est un puissant réconfort. De plus, je reçois une bonne correspondance. Oh ! la correspondance, quel support ! Prêchez-la ! . . .

À propos de lecture, j'ai passé « Pêcheurs d'hommes » à un copain qui doit me le donner ce soir. Il est épaté . . . À côté de ces maudites lectures

⁹ A leur assemblée du 1er décembre 1942, Nosseigneurs les Archevêques et Évêques de la province de Québec ont porté la décision suivante : « Le Jour » est un périodique dont l'esprit chrétien, la moralité et le patriotisme sont pour le moins douteux, et l'on s'étonne que des Catholiques s'en permettent la lecture ».

à gravures sales qu'on trouve dans toutes les salles, il y a de la différence ! ¹⁰

* * *

« CETTE GUERRE . . . EST UNE GRÂCE »

Nous voudrions terminer sur une note optimiste. Elle est facile à trouver dans la correspondance qui est devant nous.

Je suis rendu à croire que pour plusieurs, cette guerre si terrible n'est qu'une grâce, écrit un jeune officier.

J'ai fait une petite enquête dernièrement, écrit d'outre-mer un jeune soldat, et je me suis aperçu qu'il est relativement facile, ici, pour un jeune homme qui veut, d'être un aussi bon chrétien que dans la vie civile. Il y a peut-être moins d'occasions, je crois, excepté pour celui qui cherche à mal faire, comme de raison. C'est la même chose partout et ça ne manque pas, ici ; les petites Anglaises ne se font pas prier.

Dans la vie militaire, écrit un troisième, on ne reste pas au même niveau. Ou bien l'on monte, ou bien, l'on baisse . . . Les gars d'Action catholique montent.

¹⁰ Suite de la lettre : « Un mot du milieu. Il y a du bon assurément, mais aussi d'autres choses. On en a un dans la hutte qui a toujours quelque puante histoire à raconter. Un officier, l'autre jour, donnait aux gars des adresses de mauvaises maisons en Angleterre. C'est te dire que l'ambiance est profane, sinon extrêmement païenne, voire même perverse. Je te sais au courant de ces choses ».

LES LOISIRS

La situation varie aussi d'un camp à l'autre. La chose dépend habituellement du niveau des officiers. Un jeune cadet nous décrit son camp d'entraînement :

La vie au camp est intéressante et variée. Mais je vous assure que nous n'avons pas beaucoup de temps libre. Nous sommes pris de six heures du matin à cinq heures du soir. En plus, nous avons notre équipement à nettoyer, nos notes à recopier, nos examens à préparer. Et pour finir, nous avons des cours trois soirs par semaine, avec, en plus, un examen hebdomadaire qui occupe un autre soir. Vous voyez que nous n'avons pas beaucoup de répit. C'est compréhensible, si on veut réussir à faire de nous des officiers en cinq mois alors qu'en temps normal, cela prend des années.

Nous sommes présentement près de cent cinquante cadets. Des types intéressants. Il y en a un certain nombre qui ont passé par la J.I.C. Un esprit franchement magnifique règne au camp. Ou bien on a exagéré les difficultés des camps, ou bien le nôtre est fort différent des autres.

Tout compte fait, je crois que c'est mieux que je m'y attendais. Le matin, il y a une trentaine des militaires qui assistent à la messe et communient. Au début, je ne trouvais pas le temps d'assister à la messe, mais depuis, j'en ai pris l'habitude. Je sens le besoin de recevoir l'Eucharistie. Cela m'aide plus que je ne saurais le dire.

SOUS LES DRAPEAUX

Un autre fait pour nous montrer que, chez les cadets, au moins, on n'a pas perdu le sens du christianisme ; chaque soir, au « light out » on récite le chapelet auquel tous répondent pieusement.

* * *

En somme, nos militaires doivent compter sur l'appui moral et l'encouragement des civils. De la sorte bien des dangers seront évités, bien des occasions seront repoussées et nos jeunes soldats, marins et aviateurs, sortiront grandis de leur passage à l'armée.

Le mal du pays

•

« Et j'ai pleuré devant le spectacle de mon beau Canada chrétien... »

Une des épreuves les plus grandes de nos soldats est de se voir éloignés du pays, des parents, des amis. On souffre aussi de ne plus entendre parler français, de ne plus vivre les traditions chrétiennes et canadiennes de son enfance.

La vie militaire, si dure qu'elle puisse être, n'est rien en comparaison des souffrances morales endurées par nos soldats, écrit un jeune militaire.¹

* * *

ENNUI

Les lettres de nos jeunes sont unanimes à souligner cette terrible souffrance qu'est le mal du pays.

Le moral, ici, est le même, excepté que nous sommes tous fatigués de demeurer dans ce trou de

¹ Suite de la lettre : « Et la J.O.C. ? Je me veux plus que jamais jociste. Il me semble que je suis dans les premières heures de ma vie de militant. Hier soir, j'ai assisté au Cercle d'études de la section N... J'étais « peppé » et il me semble que j'ai dû les « pepper », ces jeunes tout nouveaux dans le mouvement. Un seul ancien et les autres, des gars de seize et dix-sept ans. J'ai également rencontré hier soir Louis L. et nous avons jase... »

SOUS LES DRAPEAUX

camp. Si j'ai un conseil à te donner, c'est bien celui-ci : « Quand tu entreras à l'armée, attends-toi au pire ». Tu aimeras ta vie militaire en autant que ton régiment sera près de chez toi. Du moment qu'il s'éloignera, comme c'est le cas pour nous, tu la trouveras bien dure.

Un aviateur, membre de la J.I.C. (Jeunesse Indépendante Catholique), écrit de l'Ouest Canadien :

Comme depuis un mois, je n'ai pas eu une seule « passe » de fin de semaine et comme dimanche dernier, j'étais dans l'air, ça fait quatre semaines que je ne suis pas allé à la messe. Comme tu le vois, le type que vous avez connu a beaucoup changé.

La seule chose qui m'empêche de faire des bêtises est peut-être les prières que les autres disent pour moi et le fait que je travaille aussi fort que je le peux à empêcher les autres autour de moi de faire des folies. Les moments de découragement viennent d'ordinaire avec les vagues d'ennui et il m'arrive assez fréquemment de m'étendre sur mon lit et de retourner à M... par la pensée et de me demander ce que vous faites tous. Le téléphone qui sonne ou un avion qui arrive, me dérangent pour quelques instants, mais dès que le calme est revenu, je recommence à rêver tout éveillé. Ces moments-là me font plus de tort que de bien, mais je ne sais pourquoi, je les aime quand même.

LE MAL DU PAYS

Un soldat de l'armée motorisée, actuellement en Angleterre, écrit à son tour à sa correspondante :

Par la suite, j'ai travaillé comme instructeur sur les camions et comme je travaillais jour et nuit, jusqu'à il y a une semaine, j'ai négligé ma correspondance, trop fatigué pour me décider à écrire. D'ailleurs j'ai traversé une période de dépression qui m'a laissé quelque peu apathique, sans volonté. Habitué à nos horizons larges, à notre vie heureuse sous un climat vigoureux, le changement pour un pays tel que celui-ci ne peut que nous être pénible.

* * *

LE TEMPS DES FÊTES

Un artilleur canadien, cantonné quelque part en Angleterre, a la nostalgie du pays.

Je crois bien que cette année encore, je vais passer un Noël plutôt tranquille et sans relief. Peut-être aurons-nous une messe de minuit, mais l'atmosphère est tellement différente d'une messe dans une église canadienne et surtout, il n'y aura ni neige ni réveil-lon.

J'accepte bien volontiers ton conseil de me fermer la musique, écrit le même quelques mois plus tard à son amie du Canada ; je te promets que je vais me taire. Une chance que tu es là pour me donner des

conseils de temps en temps, autrement, je prendrais des lignes de travers. Je ne sais pas si je me l'imagine, mais il me semble que mon caractère s'est aigri depuis que je suis ici. Ça va faire deux ans bientôt que je suis en Angleterre ; j'espère ne pas en avoir pour aussi longtemps, du moins sur cette île-ci.

... De ce temps-ci, *note un autre soldat cantonné outre-mer*, il y a répétition pour la messe de minuit. Ah ! ... elle n'aura rien du faste de la belle cathédrale de N... Les échos de l'orgue ne nous feront pas frémir comme au temps de notre enfance, car ce sera votre petit frère soldat qui fera les frais de la musique ... et quelle musique, un pauvre violon ! Mais le petit Jésus qui voit dans les cœurs, saura bien se consoler de cela, car ce qu'il veut, c'est la bonne volonté et il viendra pauvrement en cette messe de minuit de guerre, comme à Bethléem, mais contrairement aux gens de l'hôtellerie, il trouvera place en nos âmes.

Un pilote-aviateur de l'Ouest canadien écrit de son côté :

Pour un certain temps et même encore de temps à autre, je m'ennuie tellement que j'ai l'impression d'être exilé. Je peux obtenir tous les voyages que je veux dans la direction de l'Ouest, mais je ne peux même pas espérer en obtenir un du côté de N... et de M...

SOUMISSION

Mais dans toutes ces souffrances morales, on sent poindre la soumission à la volonté de Dieu. Graduellement, on se fait à son sort.

Il faut tout prendre du bon côté dans la vie. Si le bon Dieu m'a envoyé si loin, c'est qu'Il avait besoin de moi ici. J'ai à ma disposition une belle petite chapelle, tranquille. Je ne suis pas trop à plaindre, Pierre. Quand ça va mal, je me dis qu'il y en a des pires que moi et ça marche.

Nous avons tous nos épreuves dans la vie, écrit un soldat nouvellement arrivé au camp. L'un, c'est une chose, l'autre, c'est une autre. Je m'aperçois que ce n'est pas sur la terre qu'on est heureux, mais qu'on y est seulement pour gagner son ciel en servant Dieu. C'est dur quand même « par secousse » d'accepter toutes ces épreuves sans se décourager. Moi, je t'assure que j'en viens à ne plus savoir quoi faire de moi-même. Je suis tellement sur les nerfs que, le soir, je ne pourrais que pleurer. Je me replace et je me dis : « Qu'est-ce que ça va me donner ? Je ne serai pas mieux pour ça... »

Le même, renvoyé ensuite dans un camp de l'Île Victoria, sur les côtes du Pacifique, communique à un ami du civil :

Je trouve cela bien dur d'être éloigné de tous mes parents et amis, sans savoir pour combien de temps. Il y a des soirs que je me couche et que j'ai le cœur

SOUS LES DRAPEAUX

bien gros. Mais que veux-tu que je fasse ? Il faut tout accepter, c'est le bon Dieu qui le veut ainsi. Mais c'est pénible « par secousse ».

Cantonné dans une île des côtes de l'Atlantique, un jeune militaire croit sincèrement au rayonnement de la joie :

Je m'empresse de t'écrire pour te remercier du cha-pelet que tu m'as envoyé. Je suis content que tu l'aies fait bénir par l'Aumônier général. Je suis assuré que ses bénédictions me seront profitables. Je ne te cache pas que j'en ai beaucoup besoin. Le moral s'en ressent d'être isolé sur une petite île, éloigné de tout ce qui m'est cher : ma famille et ma J.O.C. Pas de fiancée, heureusement.

Chaque jour, c'est une lutte acharnée contre toutes les tentations, l'ennui, le tracass. Cependant, c'est consolant de constater une victoire à la fin de la journée. Je m'avoue vaincu parfois ; on ne peut pas toujours vaincre. Chaque vendredi matin, on a la messe et la communion ; je reprends des forces pour la semaine. La lutte est plus dure qu'à l'usine ; les victoires sont plus glorieuses.

* * *

L'APOSTOLAT DE LA JOIE

Sur un poste de garde de l'Atlantique, un soldat écrit, le 31 décembre, à ses parents :

Aujourd'hui, j'ai conversé avec le Sergent X... et il me racontait qu'étant sur la garde, le soir de Noël,

LE MAL DU PAYS

il fut obligé de remplacer les deux gars dont le quart commençait à minuit juste. Ces deux gars-là, en entendant sonner les cloches de la cathédrale, n'ont pu s'empêcher de pleurer et le sergent fut obligé d'en envoyer deux autres à leur place. Le sergent m'avouait lui-même qu'il avait de la difficulté à cacher sa peine pour ne pas démonter les autres.

Ce soir, ce sera mon tour de passer d'une année à l'autre sur la garde, sur le bord de la plage. Seules les vagues nous distrairont. J'espère avoir la force nécessaire pour traverser cette nuit, sans faiblir.

N'avoir que le bruit des vagues pour vous distraire et le souvenir des anciennes veillées de famille, ce n'est pas des plus réjouissants. Mais n'allez pas croire que j'ai les « bleus ». Je ne suis pas un sans-cœur, mais il faut toujours accepter la vie telle qu'elle nous est offerte. Je me contente de chanter :

« Moi, je commence la semaine,
« Tout comme je la finis,
« J'ai confiance en ma veine,
« Et en tous mes amis.
« En parfait philosophe,
« Au lieu de m'affoler,
« Devant une catastrophe,
« J'me mets à rigoler... »

Et c'est comme ça qu'on est heureux, malgré toutes les situations auxquelles nous devons faire face. Il faut trouver le ciel bleu et quand il tonne et quand il pleut. Il faut se sentir heureux malgré tout ce qui peut nous arriver. Il faut envisager l'avenir d'un bon œil, sans nous soucier de ce qui peut nous ar-

SOUS LES DRAPEAUX

river aujourd'hui. Un jour, nous aurons notre part de bonheur et nous ne l'aurons pas volée.

Je suis très favorisé de prendre la vie de cette manière mais ma formation jociste m'a donné un instrument pour tout surmonter et *c'est le sourire*. Il y en a qui, ce matin même, me disaient que j'avais l'air d'aimer l'armée. Dieu sait que je préférerais me voir ailleurs, mais j'accepte mon sort, sans me plaindre. Je n'ai pas besoin d'une bouteille de « fort » dans mes poches, pour me donner de la façon.

* * *

LE JOUR DE L'AN

Le lendemain, il écrit encore à ses parents :

Nous voilà maintenant rendus dans une nouvelle année qui s'ouvre devant nous pleine de mystère. Est-ce des bonnes choses qu'elle nous réserve ou si simplement elle va se continuer aussi monotone que celle qui vient de finir ? Verrons-nous cette année la fin de la guerre et de tout ce qu'elle nous apporte de privations ? Il est tout à fait légitime qu'à l'aurore d'une nouvelle année nous formulions des vœux pour que cette guerre se termine au plus tôt et que tout revienne au normal. Pussions-nous voir, avec la fin de cette grande catastrophe, la récompense de nos nombreux sacrifices.

Aujourd'hui, plusieurs gars sont découragés et ne se gênaient pas pour dire qu'ils ne pensaient qu'à retourner dans le civil. À ceux-là, j'ai dit d'espérer.

Ainsi ils verront poindre, un jour, le bonheur si longuement attendu et peut-être est-il plus près de nous que nous pouvons nous l'imaginer. Dieu n'a jamais permis une épreuve au-dessus de nos forces. Aujourd'hui nous entrevoyons le bonheur des fêtes de bien loin et cette vue accentue davantage notre isolement, mais ce n'est que pour un temps, seulement.

Nous avons un lieutenant qui a réellement compris son rôle de chef. Il a fait tout ce qu'il pouvait pour qu'au moins un instant nous ayons l'impression d'être à la maison. En effet, au dîner, il avait dressé une grande table qui réunissait tous les soldats du poste, une quarantaine environ. Nous avions de la dinde avec de la sauce, des patates rondes et pour dessert, une salade aux fruits préparée exactement comme tu la prépares, maman. De plus, il y avait des pommes, des oranges, des « peanuts » salées, des chocolats, des biscuits au chocolat, des caramels, des jujubes, du sucre à la crème. Toutes ces friandises avaient été fournies par le lieutenant qui a assisté au dîner avec son épouse. Avant le dîner, il nous a dit quelques mots pour nous présenter sa femme et nous a souhaité la Bonne Année. Puis pour faire comme à la maison, nous avons tous récité le Benedicite. On ne pouvait demander mieux.

Hier, comme je l'avais prévu, à minuit juste, j'étais à mon poste de garde. La nuit était sombre et c'était la grande mer, c'est-à-dire le moment où la mer monte le plus haut dans le mois. Lorsque la mer est dans un tel état, le bruit des vagues est semblable à celui

du tonnerre qui roule au loin. Les autres gardes sont sortis pour nous donner la main. En définitive, ça s'est bien passé. Combien de civils ont pensé une seconde que pendant qu'ils s'amusaient et qu'ils riaient, la garde des côtes se faisait quand même, envers et malgré tout. Leur sécurité était le fait d'énormes sacrifices que s'imposaient de pauvres « privées » ...

* * *

AMITIÉS MILITAIRES

On ne vit pas des mois durant, les uns aux côtés des autres sans que se crée une solide amitié entre confrères d'armes. C'est une compensation pour le cœur de nos pauvres soldats. Toutefois, la séparation vient souvent briser les liens les plus chers.

Ces jours derniers, j'ai perdu mon meilleur camarade, écrit un soldat en Angleterre. Il est maintenant dans un hôpital de l'intérieur, où il peut rester très longtemps ayant une fracture du crâne. J'ai été très affecté par cet accident, car nous étions toujours ensemble. C'était un jeune homme de bonne éducation, instruit, travaillant et possédant un courage et un bon sens à toute épreuve. Un camarade dans toute l'acception du mot, sans égoïsme et sans partialité. Toute la compagnie, d'ailleurs, le regrette car il gagnait la sympathie de tous ceux qui l'approchaient.

LE MAL DU PAYS

Un jeune soldat, ramené aux pratiques de la vie chrétienne, écrit à l'ami qui l'a aidé :

Je suis beaucoup peiné de voir que tu n'es pas avec nous dans cette île. Depuis le 19 juin que nous étions ensemble, toi, moi et notre bon ami Gaston ! Réellement, quand je suis parti, ça me faisait bien du chagrin de voir que tu n'étais pas avec nous. Crois-moi, Paul, grâce à toi, ma vie a beaucoup changé. Je suis maintenant heureux. Je me souviendrai de toi tous les jours de ma vie, car tu as été pour moi, ce qu'on appelle un vrai « chum ».

À un copain, il écrit au sujet de son ami :

Je suis bien fier d'apprendre la magnifique nouvelle que vous êtes un des bons amis de Paul. J'ai été avec lui pendant plusieurs mois à l'entraînement et franchement, il a été pour moi plus qu'un copain. Je le considère comme un frère et ses bontés pour moi me confondent. Jamais, au grand jamais, je ne pourrai assez le remercier ; c'est un vrai jociste. Il vous a aidé, il m'a aidé moi aussi. Pas un peu, mais beaucoup.

* * *

ENTR'AIDE

La nostalgie du pays s'installe parfois profondément dans le cœur du soldat mais on sait refouler ces souffrances pour aider un ami qui peine autant sinon plus que soi.

SOUS LES DRAPEAUX

Cantonné dans une fortification, sur le Pacifique, un soldat du Québec écrit :

Ici, c'est très ennuyant, loin de notre Province, de notre ville, de nos amis. Ce qui est bien pesant aussi, c'est de n'entendre plus parler français.

Dans le fort, c'est dur, mais peu à peu je m'habitue. Mon plus gros travail ici est de donner courage et espoir à mes copains. Ils sont bien découragés de se voir ainsi.²

D'une forteresse de l'Atlantique, un militant soldat communique à un ami :

J'ai un compagnon qui couche au-dessus de moi et qui est porté à l'ennui. Charles et moi, nous sommes obligés de faire souvent les bouffons pour le désennuyer et lui faire oublier un peu ses chagrins. C'est un garçon qui a bien souffert dans sa vie et ses parents semblent ne pas s'occuper de lui. En même temps que nous essayons de le distraire, cela nous aide à oublier nous-mêmes le sort qui nous est fait.

Un jeune militaire écrit à son tour :

Pour l'entrain, je ne te le cache pas, ça ne va pas du tout. Je fais attention toutefois pour ne pas que ça paraisse extérieurement, pour le moral de mes

² Suite de la lettre : « Moi, j'aimerais bien être de la J.O.C. car ce mouvement m'a sauvé. Mais je suis loin et je n'ai aucune chance d'appartenir à une section. Mais si je retourne dans le civil, un de ces jours, ma première pensée sera de devenir jociste. Depuis mon entrée à l'armée, j'ai reçu beaucoup de choses de la J.O.C. Elle m'a aidé à surmonter les plus dures épreuves. »

gars. Mais intérieurement c'est insupportable. Ce ne sont pas des nœuds, c'est tout un nœud. En deux mots ce n'est pas une vie, ce n'est qu'une existence.

Je m'occupe surtout d'aider les Canadiens, *écrit un autre militaire*. Nous ne sommes que six actuellement. Je m'arrange pour les voir chacun leur tour. Ma devise : « Garder mon moral digne d'un jociste pour rayonner plus facilement. Me cacher et pleurer seul, quand je suis découragé ». Ça soulage de pleurer. Après, je peux travailler à relever mes gars.

Un petit soldat, relevé lui-même, essaie à son tour d'en relever un autre :

Je vais faire un tour tous les soirs voir Bertrand pour l'encourager quelque peu, car, crois-moi, son courage est très, très bas et il pleure des fois. Les copains me l'ont dit.

Quelques jours plus tard, il écrit de nouveau :

Tu devrais lui écrire car il me semble que son moral remonterait quelque peu. Jusqu'ici mes nombreux efforts sont demeurés vains. Il deviendra fou si ça continue. L'autre jour, il me disait qu'il se tuerait. Je l'ai encouragé un peu en lui disant de prendre sur lui. Sa bonne mère et son « amie de fille » en auraient un chagrin mortel. Il m'a dit que j'avais raison.

SOUS LES DRAPEAUX

Il revient sur le même sujet, quelques jours après :

Il vient de perdre son grade et il essaie encore de quitter l'armée. Je lui ai dit ce que tu m'avais dit pour me relever : avoir confiance en Dieu et prier. Je lui ai raconté mon cas, comment je me suis converti, et comment je suis heureux depuis, mais il a hoché la tête en disant que sa confiance n'était pas forte. Dis merci à Alfred pour ses prières et dis-lui qu'il prie pour Bertrand. Je termine cette lettre avec regret en te redisant mon amitié. C'est grâce à toi si je suis heureux aujourd'hui.

D'outre-mer, un sous-officier écrit à ses parents :

C'est bien triste de me voir en ce jour de l'an si loin de vous tous. Nos vieilles traditions canadiennes n'ont pas cours ici . . . C'est bien triste dans le camp. Tout le monde est parti en passe. Moi je suis en devoir . . . Je vois des soldats qui pleurent dans leur coin. Voir toutes ces figures tristes ne peut pas nous aider. Nous avons eu une soirée organisée par notre aumônier. Personne n'avait le cœur à chanter. J'ai pris sur moi et je me suis lâché « lousse ». Je vous dis qu'ils ont ri. Ça leur a fait du bien. Mais moi, j'avais le cœur gros quand même.

L'APPUI DU CIVIL

L'optimisme doit être partout la loi de la vie. Les épreuves sont notre partage ici-bas. Il faut les porter allègrement. Heureux sommes-nous si nous sommes alors appuyés par la sympathie d'un père, d'une mère, d'une fiancée !

Quand les encouragements pleuvent d'un peu partout, d'un père et d'une mère inoubliables, d'une amie chérie, d'êtres et d'amis chers, comment veux-tu ne pas avoir le courage de traverser ces nuages et ces troubles divers ! Dans toutes mes épreuves, je ressens à la suite de ces encouragements, mille et une joies et consolations. Il n'y a qu'une pensée à suivre : aller de l'avant, avoir et faire confiance. Notre avenir est assuré, bien que tout semble nous porter à désespérer.

Un aviateur canadien écrit à son amie :

Comme je t'écris, je déguste une bonne « barre » de chocolat canadien à ta santé et quand je suis à 20,000 pieds dans les airs au-dessus du terrain ennemi, je mâche de la gomme que tu as bien voulu m'envoyer. C'est dire que ton souvenir ne me quitte pas et me fait beaucoup de bien.

Heureux sommes-nous aussi si nous sommes appuyés sur un ami dévoué !

Le conseil de dimanche et la petite jase que nous avons eue ensemble, m'ont fait du bien et il me semble que ça m'a changé les idées. Ça m'a donné du cou-

rage, et je t'assure que tu m'as fait beaucoup de bien au cœur en me parlant comme tu l'as fait. Paul, tu es un vrai « chum » pour moi. Tu l'étais avant, mais tu l'es encore beaucoup plus à présent en me parlant comme tu l'as fait et en me demandant de correspondre avec toi, en t'offrant pour m'aider. Ça m'a fait bien plaisir quand tu m'as demandé cela.

* * *

LE SOUVENIR DE LA PATRIE

Heureux aussi si nous conservons bien vivant le souvenir de la patrie. D'Angleterre, un soldat écrit à sa correspondante :

J'ignore si vous connaissez la vallée du St-Maurice, mais je me fais fort de vous assurer que c'est très joli et je vous assure que j'ai la nostalgie de ses monts pittoresques et riches, de sa rivière et de ses lacs aux eaux de cristal, et surtout de ses vastes étendues à demi sauvages où nous avons l'impression d'une liberté sans égale. C'est que franchement, j'ai la nostalgie de ce qui était ma vie, autrefois. Peut-être que Dieu me donnera le bonheur de revoir toutes ces belles choses et alors, accepteriez-vous, gentille amie, une excursion, ou plutôt un pèlerinage en cette vallée merveilleuse où j'ai laissé un peu de ma vie ?

Le même écrit quelque temps après :

Est-ce que le printemps a fait son apparition dans notre cher pays ? Au moment où vous recevrez cette

LE MAL DU PAYS

lettre, la végétation aura montré ses couleurs de rêve et aura mis, par son explosion de vie, de la joie, de la force et du bonheur dans les cœurs canadiens.

Pour la deuxième fois, je vais manquer cette métamorphose magnifique. Ici le changement se fait sans transition, dans une atmosphère sale, humide et brumeuse. Nous n'avons pas ce soleil éclatant de l'Amérique qui met en liesse la nature et les âmes. La nature n'a pas ici les vigoureux développements de chez nous.

Je reconnais volontiers la beauté des jardins et des haies taillées qui sont ici d'un art impeccable ; mais pour un sauvage tel que moi, c'est du naturel qu'il me faut, de la vie, du soleil, de la liberté.

Non, chérie, le printemps d'ici ne me donne pas l'ivresse, le bonheur que je ressentais au réveil féérique du printemps canadien. Je ressens le malaise que laisse dans mon âme ce vide d'enthousiasme et d'allant dont notre climat laurentien nous comblait si généreusement. C'est peut-être seulement ce que les Anglais appellent le « spleen ». Mais il n'en est pas moins vrai que la grande nature avec ses décors grandioses et sauvages me manque terriblement.

J'espère un jour revoir nos magnifiques montagnes, qui en cette saison s'offrent à nos regards dans un éblouissement de lumière, toutes pailletées d'or dans l'aurore de nos matins canadiens. Le lever du soleil, dans nos montagnes, nous communique un idéal et un bonheur qui s'imprègnent en nous et nous donnent

SOUS LES DRAPEAUX

pour le reste de la journée une vitalité insoupçonnée. C'est cela que j'espère posséder à nouveau, un jour.

À travers tous ces souvenirs passés et ces espoirs incertains, il me reste un être chéri qui estompe dans ma pensée tous les autres, un être qui absorbe toutes les beautés de mon Canada bien-aimé, un être vers lequel tend tout mon idéal, toute ma vie, et c'est vous, gentille petite amie, qui me faites revivre l'âme si belle de notre nature laurentienne. Enchassées dans un tel écrin, nos gentilles Canadiennes ne peuvent qu'avoir l'âme vibrante et le commerce attrayant. Il faut être loin pour le savoir.

Et il continue dans une autre lettre :

Avez-vous déjà lu la légende de Mignon, qui durant tout le temps de son exil, n'avait qu'un refrain, une pensée ? Elle ne désirait qu'une chose, revoir son pays où fleurit l'oranger, pays de Naples, au ciel de feu, et puis mourir. Il en est de même pour moi. À tout instant, ma pensée se tourne vers mon pays aux montagnes embaumées, à l'air si pur, aux cours d'eau si limpides, aux neiges si éclatantes où plus blanche encore et plus pure m'attend une « fée » que j'aime et qui m'aime. Mais oui, je veux revoir mon pays, non pas pour y mourir, mais bien y vivre. Oui ! vivre et aimer !

Un jeune soldat, originaire des cantons de l'Est, écrit à son tour :

Je me revois dans les rues de mon petit village, où chaque recoin me rappelle un souvenir, soit triste,

soit heureux. Je revois des visages souriants, . . . mais j'ai peur de ne plus rencontrer de visages connus.

Mais il restera que mon village est un peu moi-même. Avec lui, j'ai grandi. J'ai vu des jours sombres, d'autres ensoleillés. Heureux ou tristes, ce sont tous des souvenirs que l'on aime à se rappeler.

Car tu dois savoir que la seule espérance d'un pauvre exilé est de revoir sa patrie, le pays qui l'a vu naître, les plaines, les champs qu'il a parcourus dans son enfance, l'école où il a appris ses premières lettres et qu'il croyait alors être sa prison, le clocher de son église où il a fait sa première communion, l'usine où il a fait son apprentissage, je dirais, son entrée dans la misère. Et puis, il y a son premier amour dont on se souvient toujours. Enfin, c'est le berceau de son enfance que tous voudraient revoir, une fois avant de mourir.

* * *

« EN PASSE ! »

Le mal du pays se guérit quand la chose est possible par une « passe » qui nous permet de revoir le toit paternel et d'embrasser les êtres chers.

Quand j'ai su que nous avions la permission, c'est pas mêlant, j'aurais pu chanter à tue-tête ! D'ailleurs, tu dois l'avoir remarqué à la conclusion de ma lettre.

SOUS LES DRAPEAUX

Un soldat de la Nouvelle-Écosse annonce une bonne nouvelle à son amie : il sera à la maison pour le premier de l'an.

Je t'assure que ça écrit mal ce soir. Tu dois bien te demander ce que j'ai. Je n'ai pas d'autre chose dans l'idée que mon congé. Si tu nous voyais assis sur le bord de nos lits. On discute, on calcule le temps que ça va nous prendre pour descendre. Il y a deux chemins et on ne sait pas lequel prendre. Un joyeux Noël à tous en attendant le Jour de l'an. Je n'envoie pas de cartes, c'est tout en Anglais et je n'aime pas cela.

Mais quand les événements disposent du congé, c'est une épreuve assez dure :

Nous devrions faire souvent des soirées comme celle de ce soir ; ça encourage les soldats dans leurs nœuds. Et j'en ai frappé un vrai. Je devais partir pour aller chez nous hier et je suis allé à l'hôpital à la place. Ça m'a fait un peu de peine sur le coup, mais je me suis dit : « Vous le voulez ainsi, mon Dieu ; que Votre Volonté soit faite ». Je me suis résigné et tout va bien.

Et on pense à offrir cette épreuve pour assurer le succès de l'Action catholique. Un militaire écrit à son amie :

En tous cas, si ce sacrifice-là pouvait payer un peu pour le succès de tes voyages pour la J.O.C. et notre travail d'Action catholique en général, je ne demanderais pas mieux. Et Dieu sait si cela en est

LE MAL DU PAYS

un sacrifice . . . Ne crains pas que cela ralentisse mon élan de chrétien. Cela m'ôte le goût presque complètement, mais, tu sais, je continuerai quand même, parce que j'ai beaucoup de foi.

* * *

CONGÉ SUPPRIMÉ . . .

Un congé attendu avec impatience, soudainement supprimé par l'autorité amène souvent une révolte :

Avec un peu d'imagination, vous pourrez vous faire une idée de la situation. Essayez de vous pénétrer des sentiments d'un soldat qui a travaillé à s'éreinter toute la semaine et qui envisage une belle fin de semaine avec la perspective de revoir ceux qu'il a été forcé de quitter, lorsque soudainement, il apprend que tout cela lui est enlevé. Dans la hutte, c'étaient des scènes de colère, des blasphèmes, etc . . . Ça casse les oreilles et c'est abrutissant. Jamais autant que dans l'armée on ne peut réaliser ce que la J.O.C. nous a donné : cet esprit de sacrifice et d'abandon à la volonté de Dieu, qui nous fait voir les choses autrement et nous laisse calmes en de telles circonstances.

Un cadet-officier écrit à son amie :

Tout ce qui devait arriver est arrivé. Imagine-toi donc que nous en avons pour un mois complet, c'est-à-dire jusqu'au 7 mars, sans nous voir ; ça n'a pas

de bon sens ! Je ne pourrai jamais rester ici un mois sans te voir. Le C.N.R. a contremandé tous les transports pour les soldats et officiers de N... pendant le mois de février. Un autre mois ce sera un autre camp et ainsi de suite. Je suis assez découragé que je crois que je vais faire une grosse bêtise. Cela ne me surprendrait pas du tout.

Dire qu'on va travailler pendant cinq semaines comme des maudits fous, qu'on va courir, qu'on va « driller », et que, pour nous encourager, on n'aura pas le droit d'aller « chez nous » !

Je ne sais vraiment pas ce que je vais faire, car je t'assure franchement que mon moral qui n'était pas très haut d'avance est baissé de 100%. Penses-tu que ça va être encourageant de travailler comme des déchaînés sans avoir de « passes » ?

Mais là encore, se rencontre l'entraide entre soldats. À preuve, cet extrait d'une lettre à un camarade.

Tous ceux pour qui ce n'était pas un dimanche de « passe », et qui n'avaient pas de visite, étaient tristes et découragés. Quelques-uns étaient même prêts à se jeter à l'eau. Je me suis forcé et j'en ai encouragé quelques-uns. C'est là que j'ai vu le courage, la force et le dévouement que pouvait donner la J.O.C. dans les heures difficiles. Je jaisais avec tout le monde et je les encourageais. J'ai promis de ne pas aller chez nous dimanche prochain, pour encourager les gars.

RETOUR AU PAYS . . .

Nous voudrions citer une lettre d'un soldat qui vient d'arriver au Canada après un séjour de trois ans et demi outre-mer. Il écrit à un ami :

Pour moi, tout va bien, mais pas comme je l'aurais espéré. Tout de même, il ne faut pas trop demander. Je dois remercier Dieu de la grande faveur qu'il m'a faite de ce retour au pays. Je ne puis trouver des mots pour exprimer ce que j'ai ressenti à mon arrivée.

Tout d'abord, la traversée qui a été interminable, surtout pendant les jours, les heures, les minutes qui ont précédé notre débarquement. Puis l'attente impatiente qui précéda notre montée sur le train. Enfin me voilà parti à travers mon beau pays, dont, depuis des années, je rêve de revoir les plaines encore à moitié recouvertes de neige, les forêts, les rivières, les lacs. C'est jusqu'au fond de vos entrailles que vous ressentez l'émotion qui vous porte soit à sourire, soit à pleurer.

Mais celui qui te parle ainsi est bien loin d'être le meilleur des hommes. J'ai été bien méchant envers Dieu qui m'a pourtant protégé de bien des dangers. Je vais plus loin encore. J'ose dire que le bon Dieu, je l'avais oublié. Mais voilà qu'en regardant par la fenêtre du train qui nous emporte à travers notre beau pays, j'ai vu — et je ne l'oublierai jamais — *j'ai vu une simple croix de bois, la croix du chemin.* J'ai revu dans ce signe toute mon enfance, un rappel vivant de mon passé, de mes jeunes ans. *Et j'ai*

pleuré devant le spectacle de mon beau Canada chrétien.

Pourtant malgré toute la joie de mon retour, je sentais une ombre à mon bonheur, un vide dans ma vie. Oui, maman n'est plus. Et voilà aussi ce à quoi cette croix m'a fait penser, le signe du sacrifice sur nos vies.

Oh ! je voudrais pouvoir te dire ce que j'ai ressenti à la vue de ma petite ville natale. Il n'y avait personne des miens à la gare, car je tenais à ne rencontrer personne avant d'accomplir mon pèlerinage sur la tombe de ma très chère maman. Seul, je voulais lui demander pardon pour toute la peine que je lui ai causée. J'espère que mes prières seront exaucées. Prie pour moi, pour que je devienne meilleur et moins lâche envers mes devoirs de chrétien.

Je voudrais pouvoir écrire un poème, où tous les enfants apprendraient ce que c'est que le cœur d'une mère, car c'est dans les larmes que j'ai perdu la mienne. Mais il ne me faut pas oublier que je suis soldat et que je dois faire mon devoir jusqu'au bout. Le souvenir de maman sera là pour me garder. Toutefois, je préférerais être soldat du Christ que celui du Roi.

Jacques D...

* * *

A nous donc d'alléger le poids de l'ennui, du découragement et du dégoût qui pèsent parfois sur l'âme de nos soldats. Un peu de sympathie coûte peu, et donne tout...

Relations



« La guerre... aura permis aux gars du Québec... de se créer des amitiés solides. »

La guerre a fait voyager nos soldats par tout le pays, par le monde entier. Des rencontres intéressantes se sont faites, qu'il plaira à nos lecteurs de connaître pour mieux scruter l'âme de nos soldats.

* * *

LES ACADIENS

D'un camp militaire du Nouveau-Brunswick, un jeune mobilisé écrit à un ami :

Il y a cinq semaines que je suis à N... et j'ai déjà appris à mieux connaître les Acadiens. Leur français est un peu déformé par l'ambiance anglaise et du fait qu'ils manquent d'écoles françaises.

La guerre peut être une bien mauvaise affaire parfois, mais elle aura permis aux gars du Québec de mieux connaître leurs frères acadiens et de se créer des amitiés solides. Ce sont des gens convaincus, qui n'ont pas froid aux yeux, de bons catholiques qui ne craignent pas d'afficher leurs convictions.

Occasionnellement, je visite le bon Docteur S... et sa famille, écrit un jeune aviateur. J'y retrouve le

sourire et la cordialité caractéristiques à tous nos chers Acadiens.

* * *

LES CATHOLIQUES DE LANGUE ANGLAISE

Les relations avec nos coreligionnaires de langue anglaise sont aussi très cordiales.

J'ai commencé à traduire les Bulletins de la J.I.C., écrit un jeune aviateur cantonné au Manitoba, et je me propose d'en faire la matière du « Study Club » que nous avons chaque semaine entre jeunes garçons et jeunes filles de N... Les catholiques anglais de l'Ouest pensent pas mal comme les Canadiens français du Québec sur ce qui regarde le Canada en général... Ils sont plus mal partagés que nous, vivant dans un milieu protestant.

Cette ambiance protestante dans laquelle vivent les catholiques de langue anglaise ne doit pas être sous-estimée par les catholiques de langue française. Un jeune aviateur de l'Ouest canadien écrit :

George, I really wish you could be in the service, just for about two months, so as to be able to give you an idea as to what the lads think about religion and their faith. More than half of the fellows have no faith at all, even some Roman Catholics. They don't even believe in going to church and when you talk about religion to them they shun you. As an example, George : Yesterday, I gave the English

RELATIONS

section of the « Paper » to a lad and when he found out that it was published in a church, he wouldn't even look at it. But give him a filthy magazine, he will look at it with greedy eyes, even if it were published in « hell ». That's how the lads are demoralized around here.

We have Mass, here, every Sunday, and it is said by Father W . . . , a Redemptionist Father, and he advocated Confession and Communion, and quite a few lad go almost every Sunday.

Notre charité doit s'étendre à tous, sans distinction de langue :

Je ne fais aucune acception de nationalité dans mon action pour venir en aide aux malheureux, *écrit un soldat lui-même ramené à son devoir par un jockey*. Je veux les aider tous en tout et partout, car je les considère tous comme des frères.

* * *

CHOCS RACIAUX

Les divergences d'opinion amènent parfois des chocs malheureux :

Tu sais, la chute de la France a créé une tension entre les Canadiens français et les Canadiens anglais, *écrit un jeune soldat d'un camp ontarien*. Je te remercie bien de me rappeler mon devoir. Tout a été bien jusqu'ici. Mais je crois que je suis mieux de me fermer la musique et de me soustraire aux discussions, ce qui va être terriblement dur, tu me connais !

SOUS LES DRAPEAUX

En certaines circonstances, on en vient aux voies de fait :

Eh bien oui ! Me v'là rendu avec les orangistes, écrit un jeune aviateur de seconde classe. Aussitôt qu'ils voient que l'on vient du Québec, on dirait que ça leur pue au nez. On en a placé un hier soir, dans un restaurant. Je pense qu'il est mieux de ne plus retourner là.

Je t'assure que ce n'est pas toujours drôle avec les Anglais, note un jeune soldat des provinces maritimes. La dernière fois que j'ai été « en passe », nous étions six Canadiens à dîner dans un restaurant. Nous parlions, rien de plus beau, quand un Anglais nous lance cette apostrophe : « I am tired to hear that pig language ». On s'est levé tous les six ensemble et on lui a dit de retirer ces paroles ou de prendre la porte. Il y avait là une douzaine d'Anglais et ils n'ont pas bougé. Le gars dit alors : « All right, all right, I don't mean it ». Il ne faut pas se laisser monter sur le dos.

Franchement, je suis pas mal découragé, écrit des côtes du Pacifique un jeune soldat au nom anglais, mais d'éducation française. Ici, c'est la misère noire, car tous les Anglais, du commandant en descendant, sont contre la langue et les idées françaises que nous aimons tant. Si par malheur, on dit un mot, on se fait punir tout de suite. Je te dis que c'est dur de se faire traiter ainsi dans son propre pays.

RELATIONS

Je suis rendu à bout de recevoir des injures, parce que je suis Canadien. Je leur pardonne toutefois, car Dieu le demande et Lui m'a tout pardonné. Et j'ai encore confiance que la justice de Dieu se fera un jour et mettra chacun à sa place.

Mais je te dis que les camarades sont montés contre les Anglais et franchement ça m'effraie de les voir ainsi. Je dis souvent aux copains de prendre sur eux et d'être patients, mais ça ne peut pas durer comme cela.

* * *

BONNE ENTENTE

Par contre, là où il y a respect réciproque, il existe toujours une véritable camaraderie.

Il n'y a pas de jocistes parmi mes « chums » soldats mais plusieurs sont jocistes de cœur, écrit un soldat enrôlé dans un régiment canadien-anglais. Tous mes amis sont de langue anglaise.

Pour passer le temps, ils viennent à mon lit et me demandent si j'ai des journaux ou des livres français. Quand ils ont vu le journal de la J.O.C., ils m'ont demandé ce que c'était. Je leur ai donc expliqué ce qu'était la J.O.C. et le travail qu'elle faisait. Alors un s'est levé : « Vous êtes tous des ignorants. C'est la fameuse organisation qui a célébré cent mariages à Montréal ! »

LA LANGUE FRANÇAISE

Mais nos jeunes préfèrent se trouver dans un régiment canadien-français, avec des officiers qui parlent leur langue :

Comment ça va ? Extra au superlatif, vieux. Dans les huttes enfin avec des lits à matelas et des oreillers. Nous sommes avec des Canadiens qui parlent notre langue . . . , des commandants qui savent rire de nos farces et qui peuvent nous relancer en français. Ça fait drôle de se faire réprimander dans son argot. Ah ! pour nous, c'est le paradis. Nourriture passable . . . Le travail est plus que facile . . . et il est plaisant.

L'artillerie . . . des canons, c'est plus gros que ceux de N . . . Mais ça se manie en français au moins.

Rien ne fait plus plaisir aux soldats que d'entendre parler français, quelle qu'ait été leur déception antérieure. Un jeune aviateur écrit :

Je ne puis te dire comme la vie est différente ici, dans cette ville où on n'entend parler que l'anglais. Voici une de nos aventures. Mardi matin, on demande 150 aviateurs canadiens-français pour aller à un thé. J'étais au nombre de ceux qui ont été choisis. Nous partîmes du camp vers quatre heures et demie. Notre hôtesse était Lady X . . . Mais quelle ne fut pas notre surprise à notre arrivée de constater que nos compagnes étaient des femmes de 40 à 50 ans. Ce fut un thé . . . froid ! Ma compagne à moi était une fille de 65 ans bien sonnées . . . Mais

RELATIONS

pour clôturer la fête, on a eu l'heureuse idée d'inviter le consul de Belgique à nous parler en français. Cela nous fit tellement plaisir qu'à la fin nous ne regrettâmes pas trop notre après-midi.

Même dans des milieux anglais, nos soldats tiennent à parler leur langue :

Ici, nous ne sommes que quinze Canadiens-Français et nous faisons sensation quand nous parlons français sur la rue, dans les magasins. Nous avons un gars du 22e, et il est fier de porter son « castor » et les couleurs du 22e . . . Ne crains rien, nous ne rougirons pas de parler français entre nous n'importe où. Et si certains font les fous à cause de cela, on va leur rafraîchir la tête. Ça nous fera un divertissement, car ils sont rares ici.

En certaines circonstances, nos soldats se ligueront :

On fait bloc solide ici, car les Anglais essaient, mais en vain, de nous faire arrêter de parler le français auquel nous tenons tant. Je me suis retenu l'autre jour en entendant parler vingt à vingt-cinq Anglais contre notre langue. Je me suis dit : « Patience, Jos, un jour ou l'autre, on l'aura notre revanche ». Mais si jamais je perds le contrôle . . .

Je te remercie pour tes prières qui m'aideront à soutenir mes épreuves, écrit le même dans une autre lettre. C'est vrai que je ne suis pas, par descendance, canadien-français, mais je le suis par esprit et

éducation. J'aime ma province. J'aime ma langue ! Tout cela est ancré en moi et y restera jusqu'à ma mort.

* * *

LE DÉPART POUR OUTRE-MER

Un certain nombre de nos soldats canadiens sont actuellement en Angleterre. Le départ du pays est toujours un gros sacrifice.

Il me sera dur de partir sans peut-être aller voir ceux que j'aime, sans revoir le petit village qui m'a vu naître et grandir, sans revoir le clocher de l'église où j'ai été fait enfant de Dieu, sans revoir le cimetière où reposent en paix, papa et maman. Mais puisque j'ai fait serment à ma Patrie et à mon Roi de les défendre, je les défendrai jusqu'au bout. Je suis prêt, moi aussi, à accepter ce grand sacrifice si la Patrie me le commande.

J'ai reçu plusieurs lettres des petites sœurs et beaucoup de petits cadeaux qui m'ont fait grandement plaisir. Elles me disent qu'elles sont bien et ont bien hâte de me voir. Je ne leur ai pas parlé de mon départ. Je ne voudrais pas les peiner avant le temps.

Ici tout le monde, ce soir, est grave. Appuyés à notre petite table dans notre chambrée, nous écrivons ; un, c'est à sa maman ou à son papa, un autre, c'est à sa femme ou à sa fiancée, pour leur dire que peut-être on ne pourra pas se revoir. Mais tout de même, à l'autre bout ça « cacasse » pas mal fort.

RELATIONS

Un jeune officier écrit sur le train qui le mène aux côtes :

Dans quelques heures, nous serons dans un port de l'Est. Nous filons à belle allure à travers un pays tout à fait étranger pour moi. Ce sont de belles contrées, mais ce n'est pas la belle province de Québec.

Sur le train on est passablement bien . . . L'esprit des gars est assez bon . . .

Bonjournez, s'il vous plaît, tous ceux qui s'intéressent à moi. Je pars avec l'assurance de revenir. Advienne quelque chose, j'ai offert ma vie pour tous ceux qui me sont chers. Je l'offre également pour la J.O.C. pour laquelle vous travaillez tant.

Je considère ce départ comme une grâce pour moi.

Et les impressions du départ.

Ç'a été dur de partir sans même pouvoir dire un mot à ceux qu'on aime. Du pont du navire, j'avais le regard fixé une dernière fois sur mon Canada, quand les larmes me vinrent aux paupières. Le cœur gonflé, je disais adieu à mon pays mais avec l'espérance de revenir un jour.

* * *

L'ARRIVÉE OUTRE-MER

Un jeune médecin, enrôlé dans l'armée active après avoir fait une retraite fermée, écrit après sa traversée :

Nous sommes enfin arrivés à bon port. L'Étoile de la Mer nous conduit merveilleusement. Il faut

SOUS LES DRAPEAUX

dire qu'à bord du bateau, notre vie a été exemplaire. Nous avons eu la messe tous les matins et le reste du jour se passait à admirer l'immensité de la mer.

Et cette autre lettre écrite peu de temps après l'arrivée en Angleterre :

Mon cher ami,

Notre traversée, pour n'en dire qu'un mot, a été simplement merveilleuse. Ma première impression, en débarquant, a été que la guerre était terrible pour ne pas dire épouvantable à tout point de vue. Cela étonne de voir des femmes travailler à des métiers ou remplir des travaux qui sont écrasants pour les hommes. Non, cela ne convient pas au sexe féminin. Quel effet sur le physique et que dire du moral ?

Ce n'est pas sain à tous points de vue pour des Canadiens de prendre la mentalité de par ici. La classe prolétaire souffre en silence, ne comprenant rien à la guerre et continuant comme par le passé à subir la vie au lieu de chercher à la vivre. La classe moyenne n'existe presque pas. Mais là, on peut être sûr de rencontrer de braves familles possédant un sens moral solide. Mieux que cela, ils acceptent leurs responsabilités de grand cœur, comprenant que c'est surtout de leur « moi » qu'il faut donner. La bourgeoisie est demeurée ce qu'elle a toujours été, c'est-à-dire un mélange parfait de vertus et de vices.

Quand on sait qu'un bon nombre de nos jeunes Canadiens ont déjà passé par les hôpitaux pour différentes maladies vénériennes, on se demande ce que nous sommes venus faire ici. J'ai bien l'intention de revenir grandi et de mettre à profit toutes les occasions de développer en moi tout ce qui s'y trouve de vrai, de grand, de beau. Je n'ai pas choisi ; il me faut ou Vivre ou Mourir.¹

* * *

L'ANGLETERRE

Les jugements que l'on porte sur l'Angleterre sont très variables. Nous nous permettons d'en citer quelques-uns, en commençant par ceux qui sont les plus favorables.

Écoute, Ben. J'étais le premier à jaser contre les Anglais parce que je ne les connaissais pas. Ça fait quatre mois que je suis par ici. Si je suis bien, c'est avec eux autres. Nous autres, les Canadiens, nous parlons trop pour ne rien dire. Un Anglais, c'est un bon gars, mais bourre-le pas, parce que c'est fini avec lui.

¹ Le jeune soldat qui a écrit cette lettre avait donné à la J.O.C. tous ses certificats d'épargne de guerre. Régulièrement encore, il les envoie à la Centrale Jociste. On n'a pas voulu les accepter à la Centrale, mais on les garde en réserve pour les remettre au jeune soldat après la guerre. Celui-ci écrit à la suite du passage cité : « Sur ta dernière lettre, tu me parlais de mettre de côté à mon intention les certificats d'épargne de guerre que je vous envoie. Non, ce que je veux, c'est que vous les fassiez servir au bénéfice de la J.O.C. ; car je les ai donnés et je ne saurais reprendre ce que j'ai déjà sacrifié. ».

Tout va très bien et j'aime bien l'Angleterre à présent, *écrit un autre soldat*. J'aime tellement ça, que je voudrais y rester après la guerre. Si tu voyais comme le pays est beau en été, ce n'est pas croyable.

Hier, nous avons eu une journée de sport pour tous les signaleurs canadiens. Ce fut très bien réussi. Les cinq divisions étaient représentées et la Princesse royale a distribué les prix durant l'après-midi. Plusieurs des premiers arrivés dans le pays sont mariés. Ils étaient présents avec leur famille. J'ai rencontré plusieurs anciens et nous avons jase du bon vieux temps.

Quel beau pays que l'Angleterre, *note un troisième*. On ne peut jamais s'en faire l'idée. Si j'ai laissé un beau Canada, que j'aimais de tout cœur, j'ai retrouvé ici encore un pays de toute beauté, un autre chez nous.

Les souffrances qu'a endurées l'Angleterre au cours des bombardements aériens, lui attirèrent beaucoup de sympathie. Un jeune soldat écrit :

Si ce n'était des privations qu'on nous impose, à cause de cette guerre, j'oserais vous dire que l'Angleterre est le pays le plus hospitalier du monde.²

² « Your visit to me yesterday gave me a keen pleasure, because you are one of these splendid Canadians who are working and fighting for the triumph of justice and charity in a world which is suffering from a moral « blackout ».

I have seen many of the men of the Canadian forces in this country and had the privilege of celebrating Mass for them and of addressing them. They impressed me as being of the

RELATIONS

J'avoue qu'il a avalé et qu'il avale souventes fois des « pilules allemandes », mais le moral des gens est des plus solide.

Depuis que je suis ici, je n'ai eu l'occasion de voir qu'un seul bombardement. Il était environ huit heures du soir. L'alarme sonna. De grosses lumières fouillèrent partout le ciel, pour découvrir les avions ennemis. Enfin, les gros canons anti-avions commencèrent le feu. Le firmament fut embrasé. Un avion ennemi prit feu et tomba très, très lentement. Nous seulement le pilote, mais nous aussi nous perdons le contrôle de la réalité... Le tout s'est terminé par de grosses explosions lorsque l'avion frappa le sol...

Les canons, les grosses lumières travaillent toujours sans relâche jusqu'à ce que l'ennemi soit complètement hors des lignes. Ils sont très audacieux ces Allemands.

L'autre jour, vers les huit heures du matin, une cinquantaine de « dive-bombers » descendent au-dessus de Londres, à quelques centaines de pieds d'altitude. Ils mitraillent les maisons, les écoles, etc... Un officier de la police civile, en fouillant dans les décombres d'une école ainsi mitraillée, trouva les

right mettle. To the French Canadians and to the Catholic people of every part of your grand country, I send my warmest blessing...

Long live Canada! Long live the Loyal French Canadians! »
Le Cardinal Hinsley au général Panet-Raymond. Lettre du 24 novembre 1942.

SOUS LES DRAPEAUX

corps de son jeune garçon et de sa fillette parmi les débris.

Il y a quelque temps, *écrit un soldat*, dans un de mes congés, je fis connaissance d'une jeune veuve. Son mari fut un gars de Dunkerke et il n'en est jamais revenu. Elle reste avec sa petite fille de trois ans, qui n'a jamais connu son père et que son père n'a jamais vue. Son mari a été rapporté « missing » depuis Dunkerque. Il y a deux mois elle fut avertie que son mari était mort en action. Malgré cette dernière nouvelle, elle attend encore son mari. Son « home » a été bombardé et elle a tout perdu. Malgré toutes ces épreuves, elle est très courageuse. Et cela n'est qu'un cas ; il y en a des mille et des mille.³

* * *

PAR CONTRE . . .

. . . tous n'aiment pas l'Angleterre :

Je te dis, entre nous deux, l'Angleterre, j'en ai soupé depuis longtemps, *écrit un jeune soldat*.

Je ne suis pas si entiché de l'Angleterre après tout, *écrit un chauffeur de l'intendance*. Son monde n'a

³ Précède cet extrait : « Il me fait plaisir de répondre à votre « Airgraph ». Oui, le sergent X . . . est mort à Dieppe. Je sais qu'il y en a plusieurs au Canada qui pleurent un fils, un fiancé, un époux disparus dans cette échauffourée. Mais ils devaient être heureux de sacrifier leur vie pour une si belle cause. Ce sont là mes idées personnelles et je crois que tous ici ont le même sentiment que moi.

RELATIONS

rien à envier à qui que ce soit. On trouve mieux que ça au Canada.

Le monde est pas mal indépendant ici. C'est plein de restaurants où il n'y a rien à vendre. Le service d'autobus n'est pas courtois du tout. Tout ferme à bonne heure. Les routes sont toutes en courbes ; pas même un mille de chemin droit. Du soleil une fois par mois. Quel pays !

Habitués à nos horizons larges, à notre vie heureuse sous un climat vigoureux, *écrit un soldat à son amie*, le changement pour un pays tel que celui-ci ne peut que vous être pénible. Nous avons l'impression d'être dans une contrée morte, sans particularités, si ce n'est ses antiquités. La population non plus n'est pas intéressante. Mais je ne voudrais pas vous fatiguer en donnant mes impressions de ce pays, lesquelles briseraient peut-être les illusions que vous gardez d'un pays qu'on vante tant au Canada.

* * *

DISTINCTION DES CLASSES

Un fait qui surprend nos soldats canadiens et dont on trouve les traces dans notre correspondance est la distinction des classes plus marquée en Angleterre qu'au Canada. On signale aussi la froideur du tempérament anglais.

Je voudrais bien me voir au Canada, *écrit un soldat à son amie*. Quel bonheur ce sera d'être dans un pays

où tu seras, où je pourrai parler français et où je pourrai manger autre chose qu'un gâteau qui a les caractéristiques du plomb et qu'on paie très cher et surtout où je pourrai voir des gens qui possèdent le sourire et qui ne sont pas faits de glace comme ici.

Ce qui me frappe, c'est la distinction des classes qui est très marquée ici. J'ai eu une discussion avec notre aumônier anglais. Il voulait faire quelque chose pour les soldats, mais . . . il voulait mettre des cadets du collège militaire à la tête de l'organisation. Alors tu peux t'imaginer que l'agneau en moi n'était plus agneau.

Les Anglais sont froids un peu rare, *écrit un soldat*. Il faut les questionner pendant une demi-heure avant de réussir à les faire parler. Nous avons des troupes australiennes dans le village voisin. Je te dis qu'il y a un vrai contraste. Eux sont des gens comme nous, et même beaucoup plus simples, même les officiers. J'ai aussi rencontré un groupe d'aviateurs anglo-canadiens. Inutile de te dire que nous avons été amis, à la première rencontre. C'était toute une comédie d'entendre leurs réflexions sur l'Angleterre et ses habitants. Un d'entre eux me disait que « la meilleure manière de punir Hitler serait de l'obliger à vivre ici . . . »

Ce qui affecte le plus les soldats, ici en Angleterre, *écrit un autre*, c'est le manque de relations sociales. Les Anglais ne nous détestent pas mais ils sont froids

RELATIONS

et indifférents. Et ce qui nous manque le plus, c'est de ne pouvoir voir l'intérieur d'un foyer.

Je parle bien l'anglais, mais je suis d'un caractère plutôt réservé. Et pour aimer l'Anglais il faut s'en rapprocher soi-même car ils ne vous diront pas un seul mot. Sur la rue, personne ne vous regarde. À la fin, tout ça vous tombe sur les nerfs.

Le cœur de l'empire n'est pas ce que je croyais qu'il était. Et en particulier, je n'aime pas l'Anglaise. Le caractère gai et franc d'une Canadienne me va beaucoup mieux.

Par ici, les femmes travaillent beaucoup trop, *remarque un autre*. On en voit se rendre au champ en bottes de caoutchouc. On en voit d'autres manier la hache dans les bois. D'autres travaillent sur des camions de vidanges. J'en ai même vu une, à une heure très matinale, pousser une voiture de bouteilles à lait. Bref elles sont très vaillantes et font plus que leur part pour remplacer leurs maris, partis au loin.

* * *

CONTACTS

L'enrôlement a dispersé nos jeunes à travers tout le Canada. Ils en ont profité pour faire des contacts et propager leurs idées.

J'ai fait une visite à l'Évêque de N..., écrit un jeune soldat cantonné sur les côtes du Pacifique. L'Évêque nous apporte tout l'appui que l'on peut at-

SOUS LES DRAPEAUX

tendre de lui. Il parle très bien le français et désire voir les Canadiens-Français plus unis et mieux organisés. J'irai donc voir l'aumônier du camp pour lui dire les idées de Monseigneur.

J'ai été heureux d'apprendre qu'en m'adressant à l'Évêché, écrit un jeune soldat cantonné sur les côtes de l'Atlantique, je pouvais rencontrer deux prêtres avec qui je pourrais bâtir des plans d'Action catholique. Maintenant, j'attends une occasion pour les rencontrer, car ici, malgré que le camp soit immédiatement au côté du port, nous ne pouvons sortir que très rarement.

Les Canadiens-Français de l'Ouest n'échappent pas à leur préoccupation.

Tu me dis qu'il se trouve une trentaine de Canadiens-Français avec toi et sur ce nombre qu'une vingtaine viennent de l'Ouest canadien, écrit un responsable. Guy, il serait épatant de ta part de « contacter » ces gars-là et de leur faire comprendre la nécessité de la J.O.C., ses bienfaits et ses réalisations. Dis-leur ce qu'elle a fait pour la classe ouvrière et tout ce qu'elle fera dans l'avenir. En un mot, fais-leur voir la beauté de se dévouer pour une cause telle que la nôtre.

Te figures-tu, Guy, tout ce que la J.O.C. te devra si par ton action auprès d'eux, tu réussis à les convaincre de se donner entièrement à la cause de la J.O.C., et cela, si ce n'est pas maintenant, au moins une fois qu'ils seront rendus dans leurs provinces

RELATIONS

respectives. Réalises-tu pleinement la grande faveur que notre Grand-Frère t'a faite en te mettant en contact avec eux ; réalises-tu combien la J.O.C. serait contente de toi, si par ton dévouement à la cause, tu réussissais à la faire progresser, la guerre finie, dans les provinces de l'Ouest . . . Pour cela, il va falloir que tu t'adresses souvent au Grand-Frère et que tu comptes sur Son aide car sans Lui, je t'assure qu'il nous est pratiquement impossible de réaliser des choses qui pourtant nous paraissent faciles. Je compte sur toi, Guy, pour faire ce que je viens de te demander.

* * *

RENCONTRES JOCISTES

La guerre a aussi permis aux jocistes des divers pays de se reconstruire. D'Angleterre, un artilleur écrit à la Centrale de Montréal.

Dernièrement, je me suis mis en contact avec une jociste de Londres qui est responsable des réfugiés belges de son district. Elle m'a donné l'adresse du responsable masculin. J'attends une lettre de lui. Ils rencontrent la même difficulté que nous, au Canada, celle de ne pouvoir assister aux réunions de formation et d'organisation, en raison du travail sur des quarts et à distance.

J'ai l'intention de me mettre en contact avec les Jocistes canadiens en Angleterre. Mon idée est d'essayer de faire connaître à nos Jocistes les lieux et

dates de réunions des jocistes français et belges. L'union fait la force.

J'ai rencontré, dimanche dernier, un groupe de soldats français de l'armée du Général de Gaulle dont deux étaient jocistes, *écrit un autre*. J'ai passé l'après-midi avec eux et j'ai discuté à mon goût sur les questions d'Action catholique ouvrière. Ils ont bien l'espérance de retourner chez eux bientôt. Ils s'embêtent royalement ici. Je te dis que ce sont de vrais soldats il n'y a pas de comparaison à faire avec nous.

J'ai rencontré une jociste belge, du nom de Cécilia de Ruette, *écrit un jociste soldat*. Elle me dit qu'elle a son frère à Bruxelles de qui elle a reçu quelques courts télégrammes, sur lesquels il dit que les Allemands vont remettre à la J.O.C., la Centrale Jociste. Elle me dit aussi que son milieu est favorable à l'apostolat. Elle ne reçoit aucune littérature jociste et serait contente qu'on lui en envoie du Canada.

J'ai reçu en même temps que ta lettre, *écrit le même*, une lettre de Gérard Rogge qui était, avant la guerre, jociste de la section de Saint-Jassé de Bruxelles. Il m'a transmis l'adresse de deux dirigeants, permanents à la Centrale de Belgique, actuellement en Angleterre, que j'essaierai de rencontrer dans mon prochain congé.

RELATIONS

LA CENTRALE JOCISTE CANADIENNE

Depuis la chute de la Belgique et de la France, la J.O.C. du monde entier s'est tournée vers la J.O.C. canadienne, la troisième au monde en date d'ancienneté. C'est ainsi que nous sommes en communication avec les J.O.C. de Chine, des Iles Seychelles dans l'Océan Indien, de l'Amérique du Sud, de l'Amérique Centrale, de l'Afrique du Nord, etc.

Le secrétaire général de la J.O.C. anglaise écrit d'Arabie où il fait son service :

You may be surprised to see the place I am writing from. This is the fortune of war . . . I am eager to get news from the movement in Canada and would be grateful to receive your publications . . . I am working hard on my ideas for afterwar. When I left England, the movement was making steady progress in spite of the many difficulties raised by the war. This war will, in one way, be a tremendous help in crystalizing the training of our lads.

I shall never forget the spirit of the Centrale in Brussels. It will take a lot to kill that spirit and I am convinced that greater responsibilities will be ours after this war . . . Owing to an air raid, we lost most of our Jocist literature. This was a great loss to us.

A son tour, le propagandiste anglais écrit :

Greetings from a soldier in England. We have received the literature from your Headquarters. The

SOUS LES DRAPEAUX

movement in England is progressing very favorably and new sections are springing everywhere. Your canadian pamphlets when translated will help us considerably. Will you please send me pamphlets on your Services Soldiers, as this is what we need the most in England, and I will be able to translate them, and with your permission get them published in English . . .

Also on behalf of the English J.O.C., I sent our congratulations on your tenth Birthday of the movement in Canada and we wish you all more success. We pray that one day, we all meet, perhaps in your country, or mine, or even under the shadows of Saint Peter's in Rome.

* * *

LONDRES

Et pour terminer ce chapitre, nous aimerions citer une dernière lettre d'un soldat de l'artillerie qui nous révèle ses impressions au retour de vacances passées dans la capitale de l'Angleterre.

Mademoiselle,

Je m'empresse de répondre à votre charmante lettre reçue à mon retour de Londres où j'ai passé six jours. Je puis vous assurer que maintenant je connais assez bien cette ville, car j'ai dû la parcourir en tout sens, et le soir je marchais encore, soit pour aller au théâtre, soit au cinéma ou encore pour visiter les monuments et endroits historiques.

RELATIONS

Je ne sais trop comment apprécier la vieille capitale. Il m'est très difficile d'expliquer la sensation que l'on ressent aux abords mêmes de la ville et à la rencontre des premiers citadins que nous côtoyons. Tout arbore un certain cachet d'antiquités, de traditions, trop affecté à mon avis, pour le siècle courant.

Il est très curieux et plaisant de constater les différences de vie et de mœurs entre chacune des classes du peuple londonien. J'ai eu l'occasion quelquefois d'être mêlé à ce qu'on appelle la haute société de Londres. J'avais l'impression d'être dans un salon de 1840, tel qu'on les décrit dans les livres d'histoire. C'est comme s'ils étaient encore sous le régime des Puritains en ce qui concerne l'étiquette.

Pour faire contraste, j'ai parcouru, un dimanche, les bords de la Tamise, les quartiers des entrepôts. Je suis entré dans les restaurants et les salons fréquentés habituellement par les débardeurs. Ils sont aussi typiques en leur genre. En un mot, ce sont les « dockers » anglais tels que j'ai appris à les connaître dans mes lectures. Ils n'ont pas changé du tout : toujours le pantalon fripé, les chaussures militaires, le mouchoir rouge ou bleu et la casquette sur les yeux. De vraies apparences de bandits, sales, maigres et parlant un langage difficile à comprendre.

J'admets qu'il y ait des choses très intéressantes pour des touristes. Ici, les monuments sont magnifiques et il y a beaucoup de souvenirs d'un autre âge

SOUS LES DRAPEAUX

très bien conservés. La tour de Londres, le Parlement, l'Abbaye de Westminster, le Pont de la Tour et le Hyde Park, toutes ces choses sont d'un grand intérêt. On pourrait ajouter certains musées d'arts et d'antiquités recueillies dans toutes les parties du monde et qui sont d'une richesse incomparable.

Je vais terminer le récit de toutes ces choses que j'ai vues à mon voyage en vous disant, à vous qui vivez dans la métropole, que la liberté qui, en notre pays, permet à chaque individu de se mêler à n'importe quel groupe, rend notre Canada cent fois plus intéressant que Londres.

* * *

Nul doute que les voyages de nos jeunes, leurs rencontres nombreuses, auront contribué grandement à leur développement intellectuel et social. De la sorte, ils nous reviendront mieux équipés pour servir l'Église et la société.

Incidents militaires



« La vie que je me suis faite est noble et belle, pleine de hasards, d'anxiétés, de noblesse et d'idéal... »

Ce chapitre n'a pas la prétention de présenter aux lecteurs une suite logique d'extraits de lettres. Ce sont plutôt des incidents de la vie de nos jeunes à l'armée, agencée au hasard, dans le seul but de présenter aux civils quelques détails intéressants de la vie militaire.

* * *

IMPRESSIONS D'ARRIVÉE

Une jeune recrue raconte quelles ont été ses impressions à son arrivée au camp. Il écrit :

Appelé sous les drapeaux comme tous les jeunes gens de mon âge, je me suis présenté pour subir divers examens. On nous a ensuite habillés de l'uniforme militaire.

Quelques jours plus tard, notre groupe fut dirigé vers N... Sur le train, l'enthousiasme et la bonne humeur régnaient, la plupart chantaient des refrains populaires.

À la gare de N... nous fûmes reçus par les officiers supérieurs et le Padré. Ce dernier fut particuliè-

rement remarqué des nouveaux militaires qui ne manquèrent d'observer sa bonhomie et son air jovial.

Le soir, à notre grande surprise, nous vîmes entrer le Padré dans notre hutte. Il nous souhaita la bienvenue et nous donna quelques conseils.

Pour ce qui est du côté moral, je puis dire qu'un jeune homme qui veut se bien conduire et vivre selon sa religion, trouve dans le camp même les mêmes moyens qu'il avait à sa disposition dans sa paroisse. Le premier geste religieux que nous avons accompli dans ce camp fut la récitation du chapelet dès le premier soir et cela se pratique chaque soir dans toutes les huttes. Le matin, l'aumônier chante une messe à 7.15 heures et la moyenne des assistants est de trente-cinq. Ce n'est pas beaucoup, allez-vous me dire ? Eh bien, combien y a-t-il de jeunes gens dans les paroisses qui assistent à la messe le matin ? Plusieurs officiers donnent l'exemple et assistent eux-mêmes à la messe. Le premier vendredi du mois, la chapelle est trop petite pour recevoir ceux qui veulent communier et assister à la messe. Chaque soir, à 6.30 heures, nous avons la prière. Près d'une centaine de militaires assistent à cet office et les soirs particuliers de confession, le Padré doit rester à son confessionnal jusqu'à 11 heures.

Il est d'ailleurs toujours à la disposition des jeunes gens et chaque soir on peut le voir à son bureau, adjacent à la bibliothèque, où la plupart d'entre nous vont faire un tour de temps à autre. Dans le jour, on

le voit partout dans le camp, ayant un bon mot pour chacun et s'intéressant à tous.

Comment un jeune homme consciencieux et imprégné de ses devoirs religieux, peut-il se perdre dans un milieu semblable ? Naturellement, il peut toujours se diriger vers la ville où les occasions ne manquent pas. Mais je persiste à dire que ceux qui se conduisent mal, le font parce qu'ils le veulent et courent après le danger.

* * *

ROUTINE QUOTIDIENNE

Nos lecteurs aimeraient peut-être visiter un camp militaire et prendre connaissance du règlement qu'on y suit. Un soldat se charge de nous y conduire et de nous donner les explications nécessaires.

Les soldats au camp sont redevables aux Chevaliers de Colomb d'une cantine organisée de telle sorte que tous peuvent se récréer de façon honnête et agréable. C'est une vaste salle où se trouvent disposés les jeux les plus variés et les plus intéressants. Un comptoir-magasin est à la disposition des gourmets... et des gourmands.

Attenante à la cantine se trouve une pièce nommée : « Salle de lecture et d'écriture ». C'est là que l'on a les tables nécessaires à la correspondance. Près de là, la bibliothèque et les bureaux privés de Messieurs les Aumôniers.

Afin que les soldats puissent s'instruire tout en se préparant à l'après-guerre, le gouvernement offre à ceux-ci des cours gratuits par correspondance, répartis sur une douzaine de sujets différents. Moi, j'ai choisi le cours de dessin industriel et je le trouve très intéressant. N'en déplaise aux critiqueurs les plus intransigeants, il faut admettre que nos chefs civils et militaires font tout en leur pouvoir pour classer les soldats où ils doivent aller et faire d'eux des gens capables de faire face aux nombreuses difficultés de l'après-guerre.

Le camp, situé sur les hauteurs, occupe un vaste terrain entièrement recouvert de « gravelle ». Les bâtisses sont faites de planches isolantes recouvertes de papier goudronné. Chacune d'elles est chauffée par deux ou trois fournaies. Les bâtisses comprennent la chapelle, les huttes ou chambrées, la salle de garde à l'entrée du camp, les bâtisses occupées par le bureau de poste, le tailleur, le barbier et le cordonnier, la cantine des Chevaliers de Colomb, les salles de conférences, l'hôpital, les « mess » des officiers, les chambrées des sous-officiers, les boutiques d'ingénieurs, l'entrepôt des denrées, etc.

La hutte ou chambrée est une bâtisse de 100 pieds par 30. Elle comprend 35 lits doubles (à deux étages). Chaque lit comprend trois couvertes de laine, un matelas et un oreiller avec taie. L'équipement (web) doit être disposé sur le lit d'après un modèle fourni par une photo-type. Chaque hutte a son homme de service appelé « battman ».

INCIDENTS MILITAIRES

Voici le programme de la journée d'un soldat.

- 6 hres : Lever. Petit déjeuner.
- 6 $\frac{1}{4}$ hres : Gymnastique.
- 8 hres : Parade régimentaire. Instruction militaire.
- 12.25 hres : Dîner.
- 2 hres : Parade. Instruction militaire.
- 6 $\frac{1}{4}$ hres : Souper. Temps libre. Sortie pour ceux qui ne sont pas en devoir.
- 10 hres : Coucher.
- 11 $\frac{1}{2}$ hres : Entrée de ceux qui ont des « passes ».

Pour ce qui est de la nourriture, je ne me plains pas trop. Bien que ce ne soit pas la « gargousse » à maman, ça ne m'empêche pas de manger plein mon ventre. Avec un régime de vie régulière, je ne puis que constater que ma santé est excellente.

Grâce à Dieu, j'ai l'avantage chaque matin d'assister à la messe et de recevoir la Sainte Communion dans notre petite chapelle très pieuse et très simple. C'est là que je trouve le courage nécessaire pour me garder un bon moral. La vie militaire est pleine d'embûches de toutes sortes. Il n'y a que le Soldat divin pour nous donner ce qu'il nous faut pour surmonter celles-ci. Pour ma part, je ne crains pas de te l'avouer, à toi mon futur frère-prêtre, que la vie des désemparés a été cause pour moi d'une sorte de ressaisissement moral fort salutaire à mon âme de ... vieux garçon.

En plus de ces relations, je suis en lieu d'étudier les coopératives non plus en théorie seulement, mais dans la pratique. Ayant eu plus d'une fois l'occasion de faire des achats à un magasin coopératif, je fus dans la suite favorisé de la connaissance de son président, homme à la fois très cultivé et d'action. Cette coopérative semble donner lieu aux plus beaux espoirs.

Sur le point de t'écrire ces lignes, on apprend que nous n'aurons point de « passes » cette semaine. Ce qui m'amène à t'informer que chaque mois un soldat ayant une bonne conduite a droit à deux jours de congé appelés communément « les quarante-huit heures ». Cette année, ceux qui ont pris une obligation de la victoire ont droit à trois jours de congé...

Lorsque je fis mon entrée au camp, je fus classé dans le peloton 4 de la compagnie A. Jusqu'à ces derniers jours, j'ai subi avec assez d'aisance mon entraînement primaire. J'eus l'avantage d'être dans un cercle de militaires de bonne mentalité. De plus, nous avons dans la personne de notre caporal un vrai papa toujours prêt à nous conseiller et à nous aider à l'occasion. Chaque soir au coucher il me demande de l'éveiller de bonne heure. Comme je me réveille vers les cinq heures chaque matin, on m'appelle « Monsieur Réveille-Matin ». Les soldats désireux d'aller à la messe me prient de vouloir bien leur pincer les orteils...

INCIDENTS MILITAIRES

Ce petit train de vie se faisait déjà « routinieux », lorsque nous fûmes transférés dans une compagnie spéciale appelée ici : « Emergency ». C'est alors que par un hasard un peu mystérieux, je fus séparé de mes meilleurs compagnons. Au lieu de maugréer, de sacrer et hélas !... de blasphémer, je me suis dit qu'il valait mieux se résigner et que tout cela était méritoire.

* * *

LANGUE FRANÇAISE

L'armée oblige à une certaine communauté de vie. Vivre à la journée, à la semaine, au mois, les uns à côté des autres, ne peut que resserrer les liens d'amitié. On peut aussi échanger ses idées et même discuter de choses et d'autres. Les extraits de lettres qui suivent sont d'un jeune soldat cantonné en Ontario.

Il est maintenant sept heures. Nous avons soupé. Et comme nous revenions de souper, Gérard a emprunté un fer à repasser. Alors nous avons fait chacun notre repassage. Ensuite, pour fêter un peu dimanche ainsi que pour dédommager le bon vieil Écossais qui nous a prêté son fer, je suis allé à la cantine acheter une brique de crème glacée et nous l'avons mangée en compagnie, moi, Gérard et les deux Écossais qui couchent voisins de nous.

Ça nous a donné l'occasion de connaître plus intimement le caractère de ces types écossais. Le plus

vieux, celui qui a prêté le fer, se nomme Hamaltoch. Il a trente-six ans, c'est un vieux garçon ; il vient de V... Il dit qu'il trouve les gens de l'est (c'est ainsi qu'il appelle les gens des provinces d'Ontario et de Québec), il trouve les gens de l'est, dis-je, bien plaisants mais il s'ennuie beaucoup ici et il a hâte de retourner chez lui.

Il ne sait pas dire oui ou non en français, mais il manifeste le désir d'apprendre notre langue, un jour, parce qu'il a appris dans les livres que la langue française est la plus explétive, celle dans laquelle on peut le mieux s'exprimer. En fait, il nous a fait un vrai beau discours de Saint-Jean-Baptiste. J'étais bien content et l'ai remercié d'apprécier si bien notre langue et lui ai souhaité de l'apprendre un jour, comme il le désire.

L'autre n'est pas aussi parlant, mais il n'a pas l'air fanatique aux Canadiens-Français. Je ne sais comment il écrit son nom ; je crois que c'est Morth.

Après le repassage, nous sommes revenus à notre « mess » pour continuer notre correspondance. Nous avons emmené un nommé X... de la Gaspésie avec nous. C'est un Acadien. Il est ici avec deux de ses « chums » du régiment de M... et comme ses « chums » sont allés faire le tour des Milles-Îles et qu'il était seul de Français avec nous autres, dans la hutte, nous l'avons emmené. Je lui ai prêté ma tunique et pour ce soir, c'est le Caporal X... Nous avons joué au Ping-Pong, chacun à notre tour avec lui pour

le désennuyer. Aussi j'ai apporté mon « Action catholique » pour le laisser ici, dans le « mess » et présentement, il est à le lire. J'espère que nous lui avons mis un sourire de bonheur dans sa vie, car ça fait déjà deux ans qu'il est dans l'armée et il n'est pas des plus fervents et des plus pratiquants. Maman m'a envoyé des « billets de soldats » je lui en ai remis un, il l'a signé et l'a mis dans son porte-monnaie. Parfois un encouragement par-ci, par-là, peut faire beaucoup de bien.

Conrad B...

Au moment où je trace ces quelques lignes, chérie, il y a une forte discussion d'engagée à propos de notre belle langue française, *écrit le même dans une autre circonstance*. Il y a des copains qui se font une gloire d'écrire chez eux en anglais. Snobisme ! Laisse-moi te dire qu'il s'en sort de belles à ce sujet.

Ça me fait penser à la discussion que nous avons eue, hier soir, après que les lumières furent éteintes, à propos de la confession dans la religion catholique et de l'attitude de la religion protestante, vis-à-vis du péché. Je t'assure que nous avons discuté à notre goût. Il est assez surprenant de constater les convictions des gars sur ces points de religion. Il y en a toujours pour mettre la controverse. Mais je t'assure que j'ai été surpris des arguments de certains copains qui paraissaient s'occuper plus ou moins de leur religion. Tu sais, chérie, le respect humain ferme la bouche de plusieurs, mais dans le fond, ce sont

de bien meilleurs types qu'ils en ont l'air. Je t'assure que j'ai pu le constater hier soir, alors que l'opportunité était fournie à tous de dire leur façon de penser.

* * *

VISITES ROYALES

Une visite de roi, c'est quelque chose qui compte, surtout quand c'est un jeune roi de son âge. Toutefois on préfère la visite du Roi des Rois. Un soldat écrit :

Dimanche dernier, nous avons l'honneur d'être les premiers à rendre le salut au brigadier général. Cette semaine, nous avons eu l'honneur de saluer Sa Majesté Pierre II de Yougoslavie qui est venu visiter le camp. Nous étions « sur la drill » quand il est arrivé. Nous lui avons rendu le salut et nous avons continué comme si rien n'était. C'est un magnifique jeune homme ; il est de bonne taille et a un air assez imposant.

Mais pour moi-même, j'ai eu un bien plus grand honneur. J'ai été choisi parmi nombre d'autres soldats pour servir la messe militaire de ce matin. J'ai pu communier, ce que je n'avais pu faire depuis longtemps. En plus, j'aurai le bonheur de servir la messe tous les matins cette semaine. Tu peux t'imaginer avec quel plaisir j'ai accepté cette offre, car je ne l'avais servie depuis que mon oncle est parti pour le Japon, il y a deux ans et demie. Je n'avais pas trop oublié sauf quelques petites prières.

« A MARI USQUE AD MARE »

Le Canada est immense. Dans la période de leur enrôlement et à l'occasion de leur service sur les côtes, nos jeunes soldats l'auront traversé d'une mer à l'autre. Puissent-ils apprécier et aimer leur pays.

Un jeune soldat raconte son voyage vers les côtes du Pacifique.

J'ai fait un excellent voyage, magnifique même.

Vendredi soir, j'ai paqueté mes petits. Il n'était pas à bonne heure lorsque je me suis couché.

Samedi matin, le réveil eut lieu à cinq heures et quart. Déjeuner. Toutes sortes de petits ouvrages. Puis la fameuse parade du départ, à 7 heures et demie. Tout le bagage sur le dos, en marche pour le train. Une petite marche d'environ un mille. C'était assez pour faire descendre le déjeuner qu'on avait pris. Enfin l'heure est arrivée, le train se met en marche. Pas le droit de changer de char pour aller voir les « chums ». Les repas étaient très bons. Nous sommes arrêtés deux fois par jour pour faire des parades afin de nous dégourdir. Samedi midi, premier arrêt à Sudbury, très belle ville dans les montagnes du nord-ouest de l'Ontario. Cette petite ville est composée de Canadiens-Français et d'Anglais. À l'heure du retour, c'était le temps de souper. La première nuit s'est assez bien passée. Les lits étaient durs, mais tout de même, je ne me suis pas fait prier pour dormir.

Dimanche matin, on s'est réveillé à Fort-William, une autre ville des montagnes de l'Ouest ontarien. Un peu plus gros que Sudbury. Il y a des tramways, mais ce n'est tout de même pas Montréal, je t'assure. Quand nous sommes descendus, il était vers les neuf heures, le monde se dirigeait en partie vers l'église. C'est presque entièrement anglais. Ç'a dû être un contraste, car on chantait nos bonnes chansons canadiennes, « Margotton », « La Madelon », « La Cantinière »... Tout le monde s'arrêtait pour regarder passer un régiment qui chantait dans une langue étrangère. Il tombait une légère neige qui couvrait la ville. Le voyage continue. Dimanche soir, nous voilà à Winnipeg, dans le Manitoba. Comme tu vois nous avons voyagé durant quarante-huit heures avant de laisser la province d'Ontario. À Winnipeg, le monde est très accueillant. Il tombe une légère pluie qui fait fondre la neige tombée la veille. Les chemins sont très glissants. Malgré tout, je n'oublierai pas notre passage dans la belle capitale du Manitoba. Le plus drôle, c'est que les officiers criaient « gauche... droite », et ils ne pouvaient pas tenir le pas eux-mêmes, tant c'était glissant. Le retour au train s'est effectué vers minuit moins quart.

Et le voyage continue toujours. Déjà lundi. Nous traversons les belles plaines de l'Ouest. La neige couvre les moissons encore sur les champs. De temps à autres, on rencontre des machines qui font les récoltes au milieu de la neige. Vers dix heures, halte dans un petit village dont je ne peux retracer le nom,

INCIDENTS MILITAIRES

un beau petit village comme on en trouve dans notre beau Québec. Et on continue toujours. Comme le temps passe vite ! Le train file toujours et m'entraîne dans un pays qui m'est toujours inconnu. Voilà Saskatoon, une belle ville de la Saskatchewan. Encore une parade avec des chansons canadiennes. Ça tient toujours les gars en forme. J'aurais bien aimé visiter la capitale, mais le train ne passait pas par là.

File . . . file toujours. Voilà Edmonton qui se découvre à nos yeux. Il est minuit. Toute la ville est illuminée, mais personne ne peut débarquer, à cause de l'heure tardive. Nous sommes maintenant en Alberta et l'heure recule encore.

Mardi matin on se réveille dans les Rocheuses. Vingt-quatre heures à ne voir que des montagnes, des lacs, des pics enneigés. Laisse-moi te dire que c'est bien beau, mais c'est bien long aussi !

Enfin une halte au milieu des Rocheuses, dans un petit village appelé McBride. Je ne sais pas comment ce monde peut vivre au milieu de ces neiges éternelles. Et on continue toujours. Encore douze longues heures avant de trouver une nouvelle place où débarquer. C'est Prince Georges. Encore une parade, cette fois, dans la neige, dans l'eau, dans tout ce que tu veux. Marche pareil ! Tu es soldat ! Et poupe ! poupe ! encore une fois, jusqu'à ce que tu arrives à N . . . terme de notre voyage.

Faire un si beau voyage pour venir se ramasser dans un trou pareil ! Que veux-tu ? C'est la vie militaire !

AVENTURES

La vie militaire est parsemée de toutes sortes d'aventures les unes plus intéressantes, les autres moins. Mais l'important, c'est de tout prendre gaiement.

D'Angleterre, un jeune aviateur écrit à un dirigeant qui, en 1939, faisait partie du pèlerinage jociste à Rome. On sait que les dix membres de la délégation canadienne furent surpris en Angleterre par la déclaration de la guerre et qu'ils durent y vivre plusieurs mois. Ils eurent toutefois le bonheur de se rendre à Rome et d'obtenir une audience du Très Saint Père qui leur donna le message suivant : « Dites à vos camarades du Canada combien nous les aimons ».

Voici donc le texte de la lettre, rédigée dans un style plutôt original :

Bonjour l'amour !

C'est encore moi qui t'écris ces quelques mots pour te dire que je suis toujours en bonne santé et de bonne humeur. Que veux-tu de plus ? C'est le principal. Je ne m'en fais pas pour rien.

Hier, j'ai reçu des nouvelles de Charlie. Il est toujours fou pareil, il ne changera jamais. Il parle encore de Reine S. Je te dis qu'il m'en pousse des paragraphes qui sont drôles à lire par bouts. Il chante encore sa petite chanson « Rosalie, elle est

partie, si tu la vois, ramène-moi-la pas ». Je te dis que c'est une vraie comédie à lire que cette lettre-là.

Et pour la température de par ici, c'est toujours pareil : il vente, il pleut et il fait un froid du diable. Mais ce n'est pas un froid comme chez nous ; c'est un froid humide. Toi, tu ne peux rien dire sur cela, tu es venu en été. Mais je te dis que j'ai une vraie hâte que l'hiver soit fini.

En tous les cas, il faut prendre les choses comme elles viennent. Que veux-tu, il faut bien se sacrifier, si on veut en finir avec cette maudite guerre-là. Mais je te dis que je vais être fier quand ils me diront : Henri G., « drafté » pour le Canada. C'est sûr que je ne dirai pas non. Je vais rien que « paqueter » mes petits. Dans tous les cas, j'ai bien l'idée que vers le mois de juin ou de juillet, on va en finir avec celle-là. Après, nous serons tranquilles pour une vingtaine d'années. En tout cas, je l'espère bien. Après je serai libre, mon tour sera donné. S'il y a encore une guerre, eh bien ! ça sera aux plus jeunes à prendre nos places. Nous autres nous resterons dans notre beau pays, contents de notre sort.

Je ne te dis pas qu'après cette guerre, je retournerai dans le civil. Mais ça ne serait pas surprenant que je reste avec le C.A.R.C. au Canada. C'est une rose l'« Air Force », tu sais ?

Mais moi, je suis venu ici, toi, tu le sais, c'est juste l'orgueil qui me faisait dire « oui ». Tu sais que je suis volontaire pour l'armée et je suis aussi vo-

lontaire pour être venu ici. Sais-tu que les Anglais me demandent cela souvent si je suis volontaire ou non. Quand je leur dis oui, ils me demandent tout de suite si je demeure dans Québec. Ils me demandent aussi pourquoi Québec ne veut pas de la conscription ; mais je leur dis : « Moi non plus, je n'en veux pas et j'ai même voté contre ». Ils me disent : « Tu es fou, tu as voté contre et tu es venu ici comme volontaire ». Je leur réponds : « Écoutez, les « chums », pour défendre mon pays, je suis là cent pour cent. Mais pour venir ici, qu'ils laissent ça volontaire comme ça l'est actuellement. Québec est une des provinces qui fournit le plus pour la guerre de tout ce que vous voulez et surtout d'hommes ». On a des discussions souvent pour cela, mais je te dis que je leur parle dans les oreilles. Mais c'est des bons gars ; ils comprennent le bon sens.

L'autre jour, j'ai ri encore. On était après jaser, deux gars de Belgique et un Norvégien. Tout à coup, on se met à parler de religion. Il y avait juste moi de catholique. Le Norvégien, lui, était « Church of England » et les deux Belges étaient communistes. Moi, je ne parlais pas trop, car les gars étaient assez instruits. Et tu sais, les deux Belges, ils te faisaient une propagande pour leur parti. Ils allaient te chercher cela avant Jésus-Christ. C'était intéressant de les entendre discuter.

Tout à coup, un des Belges me demande mon idée. « Eh bien ! je dis, arrangez-vous comme vous voudrez. Mais moi, je ne suis pas dans la « All fit »,

INCIDENTS MILITAIRES

je suis catholique ». Il me dit : « Ah ! toi, tu aimes cela aller porter ton argent au curé. Tu embarques dans une boîte et là tu lui contes tes « bad lucks » et puis quand tu as fini il te dit : « Va en paix, mais oublie pas dimanche de venir à la messe et de donner à la quête ! » ... Tu sais, il te contait ça et il était sérieux. Moi, je ne pouvais pas me retenir de rire. C'est-y fou du monde !

Bon à présent, je n'ai plus rien à te dire. Je crois que je vais arrêter ici. Donc, bonsoir. Une réponse est toujours attendue avec hâte.

HENRI

P.S. — Et n'oublie pas que l'Imperial Tobacco envoie encore des cigarettes, 300 pour \$1.00 et 1,000 pour \$2.50.

* * *

MANŒUVRES

L'apprentissage de la guerre est chose difficile. Surtout avec la perfection technique des armes modernes. Un jeune artilleur raconte une journée de manœuvres en Angleterre.

Il est quatre heures et demie du matin, tout est paisible, rien ne rompt le silence qui règne sur le grand centre militaire, si ce n'est le pas cadencé de la sentinelle de faction. Dans la caserne tous dorment, rêvant au pays si loin, aux parents, à une petite fiancée qui attend le retour de son soldat.

Tout à coup, le silence est rompu, le clairon sonne, c'est le réveil. Vite on se dépêche. C'est l'appel des noms, la toilette, le déjeuner, tout ça à la course car nous partons en manœuvre. Il nous faut être prêts pour 0615 (6 heures 15). À l'heure dite, les camions sont en ligne. Le mot d'ordre de l'officier commandant est donné et l'on part. Son camion bat la marche, le capitaine et le quartier-général de la batterie viennent ensuite. Les différentes troupes avec leurs canons de champ légers, leurs mitrailleuses anti-aériennes et anti-chars ferment le convoi.

Arrivés au premier rendez-vous, les ordres de la journée nous sont donnés, les voici en quelques mots : « Les ennemis ont envahi et pris possession d'environ 20 milles de terrain sur la côte d'Angleterre. Plusieurs villes sont tombées en leur possession. Notre infanterie occupe une certaine position à environ 600 verges de l'ennemi et les tient en respect. Le commandant de l'infanterie dans une conférence militaire a demandé le support de l'artillerie pour lui permettre de faire une charge à la baïonnette. Il s'agit pour nous de laisser tomber un barrage sur l'ennemi, le tumulte régnera dans leur camp et nos soldats pourront avancer car ils surprendront l'envahisseur ». La ligne de tir nous est donnée. Pour effectuer un barrage intensif, il faut être rapide et être sur pied. Les dernières recommandations données, un autre rendez-vous fixé pour les pièces d'artillerie et le major nous dit : « C'est tout et à vos postes ».

INCIDENTS MILITAIRES

Nous filons. Rendus à quelques milles de l'endroit approximatif de la position de tir des canons, les officiers du groupe de reconnaissance nous laissent pour chercher un poste d'observation et un endroit propice pour les pièces mêmes. Le sergent major revient et conduit les pièces à leur endroit respectif. Les signaleurs sont à tendre leurs lignes de communications. L'officier de la position, lorsque sa troupe est établie et prête à tirer, se rapporte à l'officier observateur et maintenant face à l'ennemi. Nous n'attendons que l'heure zéro pour faire cracher la mitraille sur eux. Cette heure arrive, il est 0719 (7 heures 19). Durant dix minutes, le feu est rapide. Nos canons grondent, chacun crache de nombreux obus explosifs. Durant ce temps, notre infanterie avance. Il est 0734, nous tirons 100 verges plus loin durant 5 minutes, avec la même rapidité. Le signaleur sur le poste de radio qui est en constante communication avec le commandant de l'infanterie, rapporte que l'ennemi est en complète déroute. Enfin, on se repose, mais hélas, pas pour longtemps. Un message radiophonique nous fait savoir que dans une certaine forêt se fait un rassemblement de chars d'assaut ennemis et c'est à nous de les réchauffer.

En arrivant au poste d'observation, l'officier fait ses calculs et prend ses mesures avec l'aide de certains instruments de précision. Il est prêt. Il communique ses ordres, les voici : Cible : chars d'assaut ; Obus : explosif. Ligne Zéro : 175 degrés. Angle de clairance : élever à 10 minutes. Tir : section de

droite. Distance : 3,000 verges. Tirez . . . L'officier observe et s'aperçoit que l'obus tombe à gauche et un peu loin . . . Il corrige : plus 4 degrés, 2,800 verges. L'obus part et tombe sur le bois où logent les chars d'assaut ennemis, il ordonne un feu rapide de toute la batterie, cinq obus par canon, suivi d'une concentration de 10 minutes, cela veut dire que durant ce temps tous les canons tirent aussi vite qu'ils le peuvent sur la cible qui est le bois.

Alerte . . . 20 chars qui n'ont pas été détruits par notre feu s'approchent vers nous et il nous faut reculer en vitesse. Une troupe continue à tirer à bout portant et l'autre se retire à l'arrière pour trouver une position moins dangereuse. Rendue là, elle ouvre le feu et la première recule sous sa protection. À notre nouvelle position, à couvert dans un bois, nous sommes complètement à l'abri de la vue de l'ennemi. Ils arrivent. Les chars d'assaut ne voient rien en avant d'eux. On ouvre le feu à quelques cent verges au plus, et nous ne manquons pas. Les chars sont détruits, nous prenons des prisonniers et nous rentrons ensuite victorieux.

Nous sommes fatigués, c'est vrai, mais quand même nous sommes contents de notre journée car nous savons très bien qu'un jour nous ferons ces mêmes tactiques avec un ennemi qui ne sera pas imaginaire. Non, ce n'est pas en vain que nous suivons cet entraînement intensif et quand le jour de prouver son utilité viendra, nous vaincrons pour Dieu et la Patrie.

LA MESSE DE MINUIT

Les traditions canadiennes, tout imprégnées de christianisme, ne peuvent disparaître du cœur de nos soldats. C'est lorsqu'ils ne peuvent plus en vivre qu'ils souffrent le plus d'en être privés.

Cher ami,

C'est aujourd'hui le 25 décembre, Noël. Ici, la température est passable ; naturellement, pas de neige.

Peut-être trouveras-tu étrange que je t'écrive ; pardonne-moi cette liberté, mais je viens de lire « Jeunesse » qui me rappelle de si beaux jours et je sens le besoin de parler à quelqu'un qui ne se moquera pas de moi.

En septembre dernier, j'ai commencé un cours de radio-télégraphie, et durant mon absence, mon régiment a déménagé. J'ai terminé mon cours le 23 décembre, et je suis revenu au régiment hier après-midi. Notre nouvel emplacement est un petit village anglais, situé sur les bords de la Manche, une place qui m'est tout à fait inconnue.

Après souper hier soir, assis seul dans ma chambre, car la plupart de mes copains sont en permission, j'ai ressenti le désir d'aller à la messe de minuit.

J'ai passé la durée de mon cours quasiment parmi des païens. Je m'informe de l'endroit où il se trouve une église catholique, et personne dans le camp ne peut me renseigner. Je vais au village, et comme il est huit heures, la seule place où je puis avoir des

renseignements est dans un PUB (taverne). La propriétaire du PUB me regarde avec stupéfaction, car dans certaine partie du pays, c'est une chose étrange que d'être catholique. Elle me dit que la plus proche église est dans un village à environ trois milles et demi d'ici.

Depuis la guerre, il n'y a aucun moyen de transport possible entre villages après cinq heures du soir. Je commence donc à marcher à l'aide de ma torche dans la direction enseignée. Jamais dans ma vie je n'avais ressenti un désir aussi ardent que celui d'aller à la messe ce soir-là. Je comprends maintenant qu'il faut être privé de Dieu pour réaliser combien Il est indispensable à la vie. Comme ils sont chanceux ceux qui peuvent aller le voir souvent et facilement.

J'arrive finalement au village. Quelqu'un me dit que l'église est située dans un tournant à droite, à quelques cent verges d'ici. Le tournant à droite est un simple petit sentier tout à fait désert.

Ma pensée s'envole vers ce cher pays que j'ai laissé il y a près de deux ans, vers cette belle église de N... où une tradition de notre section jiciste voulait que nous placions les gens pour la messe de minuit. Comme j'aimerais accomplir ce geste ce soir ; et dire que peut-être des jeunes gens ont rejeté cet avantage.

J'arrive enfin. Deux bâtiments séparés d'environ vingt-cinq pieds l'un de l'autre. L'un est une grange

et l'autre une maison. Pas d'église. Quoiqu'il soit plus de dix heures, je vais m'informer. La chance est avec moi. C'est la demeure d'un prêtre.

« La porte de la chapelle, me dit-il, sera ouverte à 11 heures et 30 et la chapelle est située au-dessus de la grange ». Il m'invite à attendre chez lui. Cette chapelle, me dit-il, est vieille d'environ 400 ans. Au temps où les catholiques étaient persécutés en Angleterre et où il fallait se cacher pour accomplir ses devoirs religieux, plusieurs de ces chapelles furent érigées.

Vers les 11 heures, nous allons à la chapelle érigée dans le grenier de cette grange en bois. J'entre dans une pièce qui mesure environ vingt pieds de long par seize de large. Le plancher craque sous ma semelle ; tout est fait de bois dur et vieux. La Sainte-Table consiste en un simple madrier et l'autel n'est qu'une espèce de table surmontée d'une armoire comme tabernacle et d'un crucifix. À l'arrière, une image de la Vierge garnit le mur. À gauche de la table, une statue de saint Joseph ; à droite, une statue du Sacré-Cœur. Une petite et simple crèche garnit un coin de la chapelle. Suspendues sur le mur, à distances inégales, sont des images qui servent de chemin de Croix. Le tout est sombre et pieux. La chapelle contient 28 personnes assises.

À minuit, la messe commence, l'assistance consiste en 23 personnes. Je suis le seul soldat.

La messe est dite . . . Tranquillement je m'en retourne au camp et toujours je pense aux messes auxquelles j'ai assisté dans de belles et grandes églises, remplies de gens, illuminées et décorées et dont le silence est brisé par l'orgue et les voix d'un chœur de chant.

Et dire que des gens qui si facilement peuvent jouir de tout cela ont hier soir manqué cette chose si belle et si grande qu'est la Messe de Minuit.

Je termine, vieux, en te souhaitant, ainsi qu'à tous les membres de la section, un bon et joyeux Noël, ainsi qu'une heureuse année.

Un AMI

* * *

DESCENDU EN ALLEMAGNE . . .

L'aviation joue un rôle de premier plan dans la guerre actuelle. Aussi la vie de nos aviateurs comporte-t-elle de grands risques. La lettre suivante est d'un pilote descendu dans un raid au-dessus de l'Allemagne. Il fut longtemps porté disparu mais réussit à s'enfuir et à arriver sain et sauf en Angleterre. Il écrit à un ami d'enfance qui s'achemine vers le sacerdoce :

Mon cher ami,

Mes premiers mots t'apportent avec la Nouvelle Année tous mes vœux de santé, de bonheur et succès. Que tes désirs les plus chers se réalisent !

Je te remercie des prières que tu as adressées au Très-Haut à mon intention. Seul le Tout-Puissant

pouvait me préserver et me guider à travers les dures épreuves que j'ai dû traverser. Plus que jamais, j'ai conservé une foi illimitée dans la protection divine. Je dois le privilège de voir encore le jour, à ce que Dieu m'a plus aimé que les autres et de ce fait même je dois Lui porter un amour infini.

Ta vocation ne m'a pas plus surpris que la mienne. Tu avais toujours été un garçon charmant, délicat et pieux et la route que tu as choisie, je sais que tu sauras la bien suivre. Tous deux, nous combattons pour les mêmes droits, la même cause, le même idéal, mais de manières différentes.

J'ai voulu te revoir, mais en vain... Je suis aujourd'hui à 2,000 milles de chez moi. Nous aurions pu nous rappeler notre amitié que les hasards, les combats de la vie avaient momentanément brisée. Que d'heures intéressantes nous aurions pu passer à revivre un passé si jeune encore, mais déjà bien loin. Le temps passe, mais hélas ! ne se revit pas. Combien d'erreurs j'ai commises dans ma courte vie ! J'emploierais mon temps bien différemment si je devais recommencer...

Mais enfin, la vie que je me suis faite est noble et belle, pleine de hasards, d'anxiétés, de noblesse et d'idéal. Une large et cruelle responsabilité nous incombe : celle de détruire l'ennemi afin de pouvoir libérer les malheureuses populations réduites à l'esclavage, prévenir que nous-mêmes y soyons réduits, afin que nos pères, frères, sœurs, enfants et petits-

enfants jouissent des libertés qui autrefois étaient notre partage.

J'espère que tu te portes bien. Quant à moi, je suis très heureux et l'avenir me sera peut-être plus favorable et me permettra d'accomplir plus encore.

Mes cordiales amitiés,

BENOIT

* * *

BOMBARDEMENTS AÉRIENS

Les soldats canadiens qui ont vécu la bataille de Londres sont unanimes à reconnaître qu'elle fut terrible. Un jeune sous-officier, chargé de la défense anti-aérienne d'un quartier de Londres, écrit :

À l'heure présente, un drame se joue dans les airs. Quoiqu'on ait à encourir tous les dangers, nous n'avons aucune chance de nous défendre. Chez chacun de nos hommes, on reconnaît la volonté et l'impuissance de combattre. Nous avons les avant-goûts du combat sans jamais avoir la bataille.

L'alarme sonne l'attaque aérienne. Nous sommes à travailler. Je regarde partout. Rien. J'ai beau scruter le firmament pour cinq minutes dans toutes les directions. Rien ; toujours rien. Tout à coup on entend le ronronnement des avions boches. Ce sont les chasseurs. Deux ou trois minutes plus tard, voilà les bombardiers qui s'amènent.

INCIDENTS MILITAIRES

C'est une attaque comme on en voit rarement. Les canons anti-avions crachent de toute part la mort par leur gueule de feu. Même si l'on était bien habitué à cette musique funèbre, on peut vite comprendre que ça sort de l'ordinaire. Le ciel est chargé de centaines d'avions. Il y a à peine quelques minutes, tout était calme.

Notre position est au centre d'un fort barrage de canons. Tu sais que nous sommes dans la ligne de défense de Londres. Notre vieux château tremble dans ses fondations. Ce vieux manoir n'a peut-être jamais connu aucune guerre. Ceux qui ont habité ce vieux château, il y a plusieurs années, croiraient que la fin du monde est arrivée, s'ils revenaient sur la terre pour quelques minutes. L'Angleterre n'a jamais vu la guerre d'aussi près.

Oui, René, des tonnes d'explosifs tombent du ciel qui sèment la mort partout. Tout devient ruine quand ces bâtards ont passé quelque part. Il y a peut-être mille avions là-haut. Impossible de compter. D'abord on n'a pas le temps. Ensuite on ne voit que des culbutes. On devra espérer du secours de plus loin.

En attendant, les canons autour de nous crachent sans répit. Autant de bombes, autant de boulets. « À vos postes, les gars ! » que je leur crie. Voilà un bombardier qui vient nous taper sur le coco, tout en lâchant ses bombes. Il ouvre le feu de toutes ses pièces. Trois bombes viennent tomber à quelques verges de nous. Les abris résistent et les hommes tiennent leur

poste. J'en vois un qui pleure. Je ne dirais pas que c'est la peur parce qu'il reste à son poste. Un autre fait le signe de la croix. C'est probablement le signe de la Rédemption parce que quelques minutes plus tôt, il blasphémait son Dieu.

La dernière bombe m'a très affecté. Je distingue à peine le bruit des avions. Le nez et les oreilles me saignent. J'avais oublié de mettre mes amortisseurs de son (tu sais deux espèces de petits bouchons que tu te plantes dans les oreilles). Mes compagnons ressentent la même chose.

La dernière bombe, sans blesser sérieusement personne, a presque tout détruit notre abri. Nous voilà comme des sardines. Il vaudrait mieux changer de place. On court le risque d'être enterrés vivants. Et puis, notre poste d'observation est complètement détruit. À mon commandement, mon peloton se divise et en un rien de temps, mes hommes ont pris une nouvelle position. Tout sert d'abri. Un trou de bombe, un fossé, c'est tout ce que l'on demande.

Le feu continue de la plus belle façon et nos ennemis ont déjà senti le danger de venir voler trop bas. Ils respectent un peu plus l'altitude de sécurité pour eux.

Après deux heures de bombardement, c'est avec joie que l'on voit le ciel se libérer. Enfin on peut respirer librement. Combien d'entre eux sont disparus de la liste des vivants ? Ça je ne peux le dire.

INCIDENTS MILITAIRES

Quand aux nôtres, je ne sais pas encore combien manquent à l'appel.

Et voilà, mon vieux, ce qu'on appelle un bombardement !

*Deux jours plus tard, il continuera sa lettre.
Un ouragan lui causa plus d'inquiétudes que le
dernier bombardement. Il écrit :*

Actuellement je suis en devoir de garde. Le corps de garde est un vieux pavillon dans le jardin. L'« air raid » a sonné par deux fois de bonne heure dans la journée. Depuis quelques heures, tout est tranquille sous ce rapport.

Parfois, on dirait que le ciel s'en mêle pour nous prouver que le Grand Dictateur est toujours en haut et que ce n'est certainement pas le bonhomme Hitler. Une tempête comme je n'en ai jamais vu, vient de se déclencher ; une lourde pluie poussée par un vent violent. La pluie pénètre partout. On dirait que tous les éléments sont déchaînés.

La vérité, la voici ! Les bombardements me laissent indifférents, mais ces tempêtes, cette rage de la nature qui empêchent nos ennemis de venir faire leur visite habituelle, ça me fait frissonner. Et dans ce cas, pas une arme, même la plus moderne ne peut intervenir. Dieu est le seul Maître. Il pourrait bien laisser tomber sa foudre sur ces peuples qui s'entr'-

SOUS LES DRAPEAUX

égorgent. On serait anéanti en une seconde. C'est dans ces moments qu'on reconnaît la puissance de Dieu, sa justice et sa bonté. Et on se dit qu'il ne nous frappera que lorsque notre heure sera venue . . .

Conclusion

•

SOUS LES DRAPEAUX ne présente qu'une tranche de la vie de nos jeunes militaires. Aussi renvoyons-nous nos lecteurs aux deux autres volumes de la collection : « Nos Canadiens en service », que le Service Jociste du Soldat fera paraître prochainement.

Le deuxième volume intitulé « Dans la mêlée » nous présentera des extraits de lettres de nos soldats sur les points de vue suivants que nous considérons comme les appuis moraux de nos militaires :

1. — La correspondance.
2. — La religion.
3. — Les mamans.
4. — Le Padré.
5. — Le Service du Soldat.
6. — L'Entr'aide.

Le troisième volume traitera des relations avec les jeunes filles, de l'idée que les jeunes militaires se font des fiançailles et du mariage en temps de guerre, de la réhabilitation du soldat après la guerre, pour se terminer par un chapitre sur la grandeur d'âme du soldat canadien.

L'unique but que nous nous sommes proposé dans la rédaction de ces volumes a été de rendre plus sympathique aux civils nos jeunes militaires. La souffrance

SOUS LES DRAPEAUX

la plus cuisante pour eux est de ne pouvoir compter sur la sympathie des civils quand ils ne rencontrent pas parfois de leur part de l'incompréhension. Nos soldats, marins, aviateurs, méritent tout notre appui. Ne manquons pas de le leur accorder amplement.

LE SERVICE JOCISTE DU SOLDAT

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Présentation	7
Le départ	9
La discipline militaire	23
Les loisirs	39
Le mal du pays	63
Relations	87
Incidents militaires	111
Conclusion	141

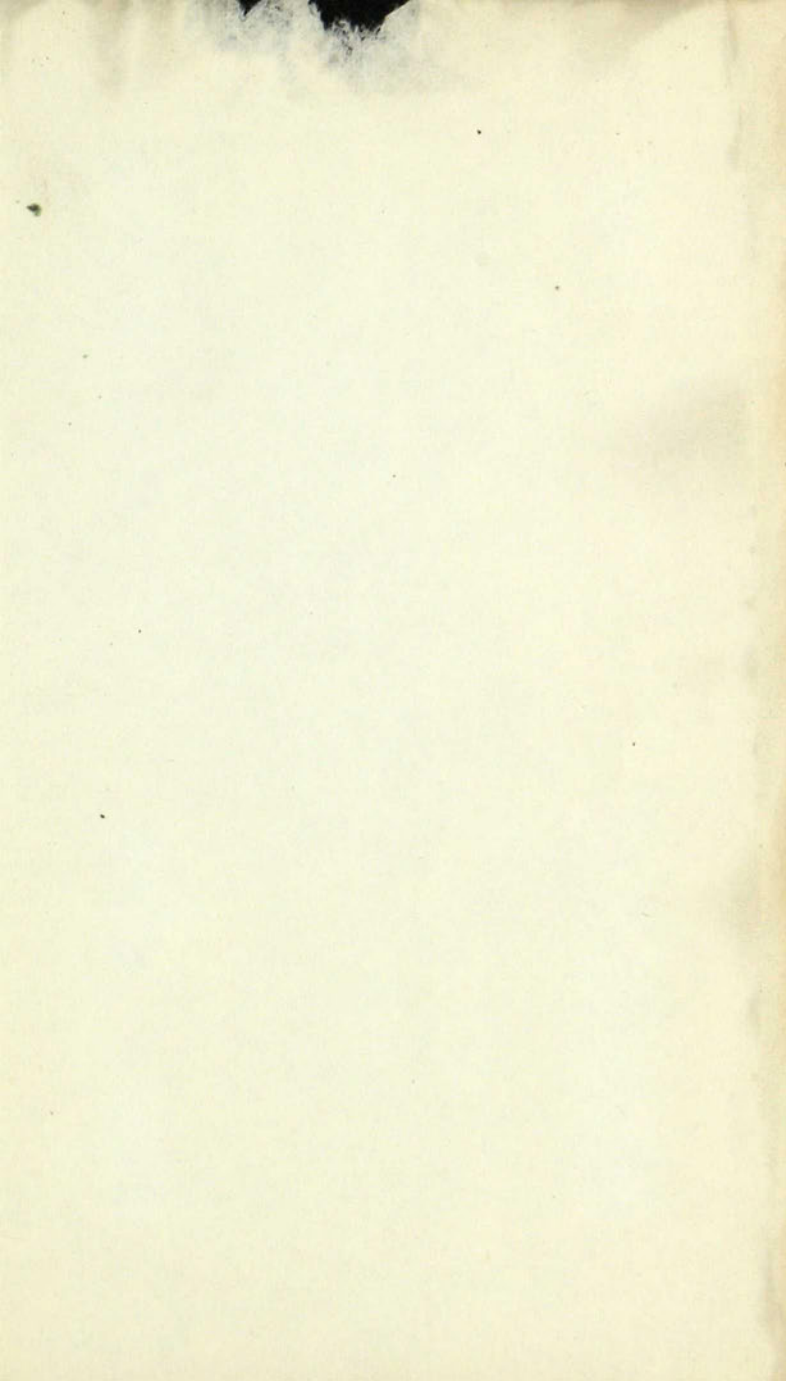


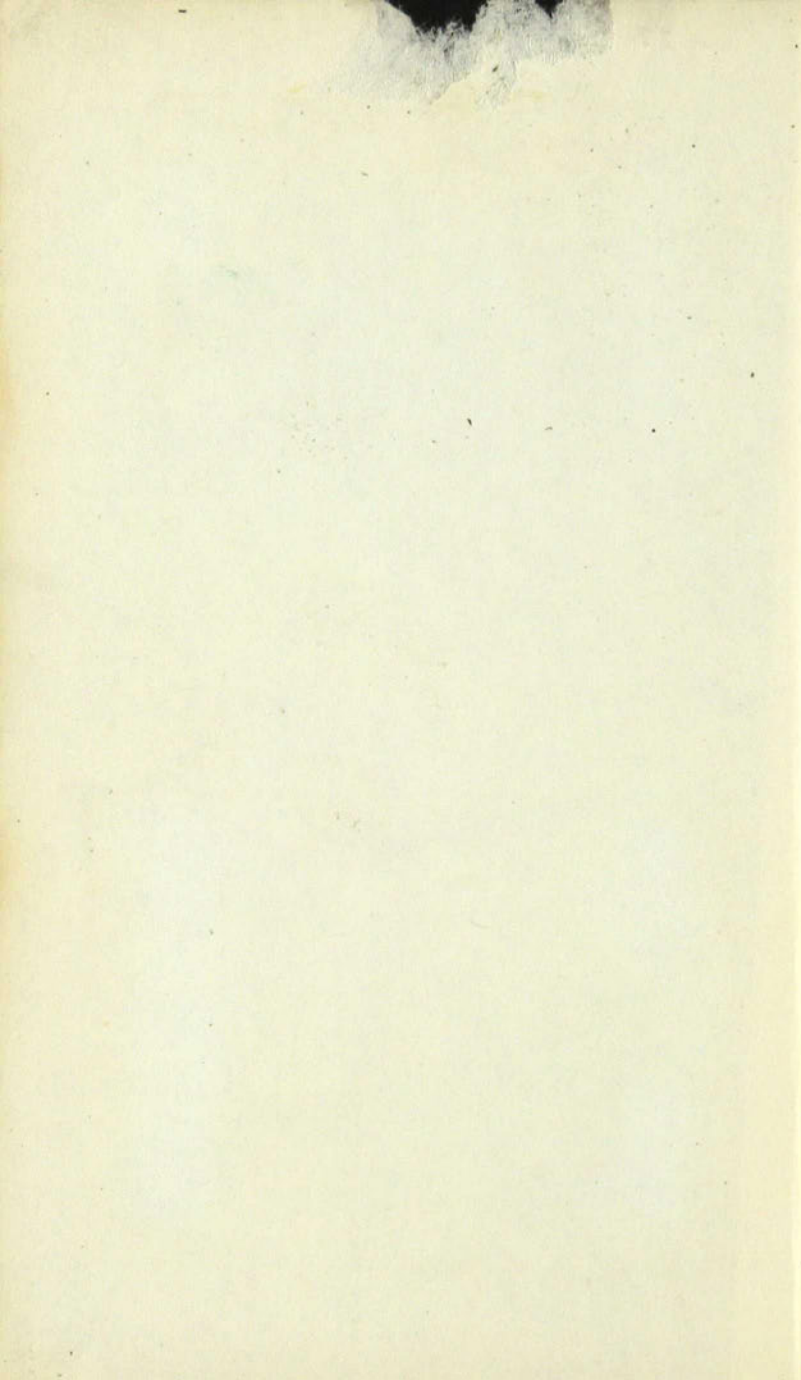
ACHEVÉ D'IMPRIMER
À MONTRÉAL (CANADA)
LE 20 DÉCEMBRE MIL NEUF
CENT QUARANTE-TROIS

PAR

Thérien Frères
LIMITÉE

MONTRÉAL





Ce volume doit être rendu à la dernière
date indiquée ci-dessous.

No: 25645

Auteur Brisson Maurice

Titre Sous les drapeaux

No:	Dû le	No:	Dû le

25645

BNQ



000 279 317